

CINÉMA

Libres échanges

Page E 3



DE VISU

La grande illusion

Page E 5



Livres et Culture



PEDRO RUIZ

Yann Perreau mène la nouvelle garde de la chanson aux 16^{es} FrancoFolies

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'ouverture d'esprit, la perméabilité aux influences d'ici et d'ailleurs et, surtout, une forte personnalité musicale et artistique: ainsi pourrait-on décrire ces jeunes auteurs-compositeurs-interprètes qui ont connu un joli succès au cours des dernières années. Les Ariane Moffat, Yann Perreau, Dumas, Pierre Lapointe, Martin Léon et, plus récemment, Vincent Vallières et Thomas Hellman forment la nouvelle garde de la chanson québécoise.

«Je suis choyé d'arriver avec cette vague-là», confie Yann Perreau, qui fera pas moins de quatre apparitions aux 16^{es} FrancoFolies, qui débutent jeudi. «Je suis arrivé à la bonne place au bon moment. J'aime pas cela, ces mots-là, mais... il y a comme un nouveau courant. On est une gang à faire de la belle chanson intéressante. C'est nouveau, mais ça reste accessible et c'est de la pop.»

Une petite famille

Quasi absents du paysage il y a deux ou trois ans, certains d'entre eux sont aujourd'hui de toutes les scènes — dont celles des Franco. Pierre Lapointe chante quatre soirs à guichets fermés. Plus jeune et moins connu, Vincent Vallières servira son rock énergique sur une scène extérieure le 2 août. Dumas offre un set de DJ au Métropolis le 1^{er} août. Martin Léon prend le Spectrum d'assaut le 5 août. Ils fraient souvent, déjà, avec les grands, mais ils défendent leurs valeurs propres, cul-

tivant leur caractère un brin marginal tout en tendant volontiers la main aux artistes qui tiennent le haut du pavé.

«Ça devient de plus en plus courant de voir des artistes chevaucher l'underground et le mainstream», souligne Yann Perreau. La meilleure façon de le faire, c'est en gardant sa propre identité. Je suis vu un peu comme une bibitte, un petit punk qui ne passe pas à la radio encore, mais en même temps, on m'a invité à la fête de la Saint-Jean [au parc Maisonneuve]. Je n'ai pas envie de me cantonner dans un style. Il évoque sa récente collaboration avec le groupe Les Chiens et sa participation à l'hommage rendu à Clémence DesRochers, la semaine dernière, dans le cadre de Juste pour rire.

D'Ariane Moffat — «ma petite sœur», note-t-il —, qui clôturera le festival avec Marc Dery et lui, le 8 août, à Pierre Lapointe, avec qui il partage «une féminité, une douceur, une délicatesse», la nouvelle garde de la chanson forme donc une petite famille. Ce qui ne les empêche pas de développer une signature propre et forte, porteuse d'influences diverses. Pierre Lapointe vient du milieu des arts visuels. Yann Perreau s'inspire volontiers du cinéma de David Lynch ou de Tim Burton, «des univers très originaux qui ont l'air hermétiques mais qui sont populaires — dans le bon sens du terme». Thomas Hellman, lui, puise dans des rythmes tziganes et la musique traditionnelle celtique.

Conscients de s'être fait ouvrir la voie par Les Colocs, Jean Leloup, Daniel Bélanger, Daniel Boucher, Fred Fortin... ces nouvelles têtes de la chanson ne se tournent pas toujours de ce côté pour y trouver leur inspiration première. Dans les arrangements musicaux et la poésie de

Western Romance, unique album de Yann Perreau sorti en 2002, on reconnaît davantage l'humeur pétillante d'un Arthur H ou le bercement folk d'un Beck. Et c'est peut-être ce recul sur leur propre culture qui rend leur expression musicale si authentique.

«Ce qu'on partage, c'est de pousser la chanson francophone, le besoin de faire partie de la musique mondiale, mais en québécois», souligne-t-il. On fait avancer les choses, mais humblement, avec le goût de faire quelque chose d'universel et d'actuel. Ils ont aussi en commun le goût de la mélodie et le désir de sortir des cadres habituels de la langue.

Plus d'épines

L'auteur-compositeur-interprète avoue qu'il a découvert la musique québécoise sur le tard. Il se promet d'ailleurs de continuer à élargir ses horizons, en commençant par «voir beaucoup de spectacles» aux Franco. La France du fils Higelin et les États-Unis de Ben Harper, Tom Waits et Beck l'ont d'abord nourri. «Ce sont mes influences, mais j'écris en français», insiste-t-il, se faisant une fierté d'aller et venir entre la langue bien ficelée de Molière et celle, plus sentie, de Michel Tremblay.

C'est avec la formation Doc et Les Chirugiens, en 1994, que le jeune homme de 28 ans rasle ses premières palmes: concours Cégeps en spectacles et Cégep rock. Après une formation de marionnettiste (1999), puis d'acteur chez Pol Pelletier (2000), il repart en chansons, en

VOIR PAGE E 2 : PERREAU

ROMAN AMÉRICAIN

Les chiens savants



Louis Hamelin

Ce n'est pas un été pour bronzer idiot, alors aussi bien lire des livres intelligents. Des livres qui, comme celui de Carolyn Parkhurst, nous apprennent des choses qu'on ne voulait pas nécessairement savoir et qu'il faut donc recevoir comme des cadeaux. C'est ainsi que j'ai connu, grâce à Parkhurst (présentée comme une récente révélation de la littérature américaine), l'histoire du «célèbre»

chien de Lyon qui, au XVI^e siècle, aurait été allié par une femelle de l'espèce humaine avant de devenir un membre respecté de la communauté lyonnaise et de prononcer, au chevet de sa maîtresse mourante, ces paroles d'une éditée poésie: «Sans tes oreilles, je n'ai plus de langue.» Que j'ai appris aussi l'existence de la curieuse théorie qui associe les chiens à la tribu perdue d'Israël. Un certain Vasil, voulant retrouver la langue commune utilisée à l'origine par tous les animaux du paradis (la preuve: le serpent s'est adressé à Eve...), serait parvenu, en recréant les conditions de vie de l'Eden, à apprendre à un chiot de race viszla à s'exprimer en patois alsacien et à inculquer à un autre le mot hongrois pour «rôti de bœuf».

Selon cette même théorie, c'est l'expulsion d'Adam et Eve du paradis qui aurait rendu les autres créatures aphasiques, un moindre mal, à mon avis. Il suffit, en effet, d'essayer d'imaginer un monde dans lequel la strophe limpide et enjouée de la paruline à

tête cendrée et le doux envol de notes flûtées par lequel la grive à dos olive exprime son appartenance à l'univers seraient remplacés par d'autres voix, celles, disons, d'animateurs de radio se situant dans la bonne moyenne des performances humoristiques actuelles, ou, encore pire, par les discours d'un Paul Martin emplumé, pour se convaincre qu'en fusionnant à l'aube des temps, la tour de Babel et l'arche de Noé ont conclu une excellente affaire pour nos sens.

J'ai parlé plus haut de «livres qui nous apprennent des choses», mais je m'en voudrais de contribuer à égarer des lecteurs à l'imagination bien cloisonnée, ceux pour qui le vrai et le faux constituent encore des catégories identifiées et à part. Dans ce perpétuel jeu de cache-cache avec la vérité qu'est le roman, il importe peu au fond de savoir où finit la réalité et où commence la fiction. Quand Carolyn Parkhurst nous présente Wendell Hollis, son sinistre chirurgien-vétérinaire, véritable docteur Doolittle-mister Mengele de la gent canine dont

elle dit qu'il opéra, dans la clandestinité de son appartement new-yorkais, des centaines de clebs ramassés dans les rues pour tenter de conformer leur appareil phonatoire aux exigences de la parole humaine, qu'elle ajoute que, l'un des malheureux cobayes ayant enfin appris à crier au secours, le boucher fut arrêté et traduit devant les tribunaux, où il vit, sans surprise, l'un de ses anciens «protégés» (le fameux chien!) se présenter à la barre pour témoigner contre lui, on s'esclaffe tout d'abord. Puis on se dit que la justice américaine en a vu d'autres, qu'on trouve aujourd'hui, dans ce fantastique laboratoire social que sont les États-Unis, des cliniques de chirurgie plastique pour les toutous de ces dames de la haute, et on rit un peu moins fort. Inquiétante étrangeté du délire vraisemblable: le cliché bien connu veut que la réalité dépasse la fiction, mais nous, gens de lettres, espérons secrètement que la folie de nos rêves

VOIR PAGE E 2 : PARKHURST

• Culture •

PERREAU

SUITE DE LA PAGE E 1

solo cette fois, et enregistre son premier album avec Gilles Brisebois, bassiste et réalisateur, notamment pour Voivod et Les Frères à cheval. Depuis, ça roule à plein régime: la bourse Rideau de Vue sur la relève, le pré-spectacle d'Arthur H au Spectrum, les FrancoFolies de Montréal et de Spa — et leurs prix respectifs, Rapsat-Lelièvre et Félix-Leclerc. «*Ça avance vite, mais c'est une évolution qui est saine*», note-t-il.

Il a déjà un programme chargé pour l'automne: une série de représentations avec le cirque Les Sept doigts de la main, quelques spectacles et, surtout, l'enregistrement de son prochain album. «*Je ne manque pas de matériel*», indique celui qui a déjà écrit une vingtaine de chansons, dont une cosignée par Arthur H qui s'intitule *Grande brune*. Mais il cherche encore texture et couleur pour ses arrangements. Après un premier album plus sobre, doux, timide, «*je veux que ça bouge, plus de beat et d'épines tout en gardant la vulnérabilité*», confie-t-il.

Pour ses deux spectacles solo des FrancoFolies (le 30 juillet à 21h et 23h), il se concentrera donc sur *Western Romance*, en guise d'au revoir. À l'ouverture du festival, il fera une apparition pour le moins originale au spectacle *Swinguer en ville*, qui rend hommage à la musique traditionnelle québécoise. «*Je coupe le show en deux: tout arrête et je chante une toune à capella*», lance-t-il, un peu nerveux à l'idée de chanter devant une foule de quelque 100 000 personnes et la télé, puisque le spectacle est présenté en direct à Ra-



SOURCE FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL
Fans de Dumas, rendez-vous au Métropolis le 1^{er} août où il offrira un set de DJ.

dio-Canada. Mais le chantre du folklore québécois, Michel Faubert, l'a aidé à se préparer. «*La belle s'est endormie sur un beau lit de roses...*», entonne-t-il, déjà charmé par cette aventure nouvelle.

Le Devoir

LES FRANCOFOLIES
Du 29 juillet au 7 août

PARKHURST

SUITE DE LA PAGE E 1

s'accrochera à sa mince longueur d'avance, comme à l'époque bénie où le cerveau de Jules Verne, un bon siècle avant les millions des Kennedy, envoyait des hommes sur la Lune.

Ô vieux rêves. Revenir au langage premier d'avant le bannissement de nos ancêtres, Ève et Adam, et entendre Médor nous confier, après avoir déposé à nos pieds le journal du matin: je crois que ce Bush nous raconte des bordars à propos de l'Irak. De toute évidence, Parkhurst ne voulait pas écrire un essai sur les thèses chomskyennes (faisant du langage une propriété spécifique du cerveau humain). Elle a préféré la liberté du roman, l'obligation de ficeler une intrigue. Pour bien marquer les racines édeniques du thème, elle commence par faire chuter son héroïne du haut d'un pommier. Comme dans *Sac d'os* de Stephen King, ça part sur les

chapeaux de roues, avec un cadavre au premier paragraphe. Suicide ou accident? Dans cette affaire, la police et le mari ne peuvent se tourner vers un seul témoin: la chienne du couple, Lorelei. Pendant que le lecteur passe fiévreusement en revue son palmarès des dix meilleurs épisodes de *Lassie*, la police se dépêche de classer l'affaire. Mais pas le mari.

Il n'est peut-être pas prêt à suivre sa dulcinée jusque dans la tombe, comme dans *L'homme qui voulait savoir*, et d'ailleurs personne ne lui en demande tant, mais le défi qui se pose à Paul est quand même intéressant: pour arriver à faire parler l'unique témoin de «l'accident», il lui faut d'abord, minuscule détail, apprendre à Lorelei à parler. C'est clair, il veut dépasser le stade des yeux humides et expressifs et du classique: on dirait qu'elle veut nous dire quelque chose... Ce qui peut facilement devenir un ouvrage à plein temps. Et comme Lexy (c'est le nom de l'épouse,

d'une troublante similitude, je le reconnais, avec celui du colley emblématique de nos jeunes années) a laissé derrière elle un message codé tout à fait ingénieux, le lecteur estival, dans sa tente à trois places écrasée sous les bourrasques, est assuré de ne pas s'ennuyer une seconde de trop.

C'est même, disons-le, un livre charmant, à tel point qu'une ou deux méchancetés peut-être inévitables me viennent à l'esprit, au sujet, entre autres, de l'allure de ce petit couple si parfaitement BCBG et cool et yankee à la fois, dont nous revivons les péripéties en même temps que se poursuit l'enquête logo-zoologique du mari, un homme rose comme il ne s'en fait que dans l'imagination des femmes: rencontre dans une vente de garage (appelée ici vide-poches); premier week-end d'amoureux à... Disney World, sur un coup de tête. Un *nowhere* tout en miel chez le père Disney, cette ex-taube du FBI, d'après un monsieur très sérieux s'exprimant sur les ondes de Radio-Canada. Donc, la souris n'avait pas de grandes oreilles pour rien. Les chiens n'étant pas admis, la sage Lorelei a choisi de rester à la maison.

LE SILENCE DE LORELEI

Carolyn Parkhurst
Traduit de l'anglais
par Bernard Turle
Éditions Philippe Rey
Paris, 2004, 262 pages

MUSIQUE CLASSIQUE

Prophète en son pays

CHRISTOPHE HUSS

C'est une belle saison qu'a préparée le jeune chef Jean-Philippe Tremblay pour son Orchestre de la Francophonie canadienne: un opéra, une dizaine de dates de concert, dont un gratuit à la basilique Notre-Dame de Montréal, lundi 26 juillet, et, surtout, une fin de semaine au Domaine Forget, les 31 juillet et 1^{er} août, consacrée à la découverte de la musique canadienne.

C'est la quatrième saison d'existence pour cet orchestre fondé à l'occasion des Jeux de la Francophonie en 2001. L'aventure, qui ne devait durer qu'un été, s'est poursuivie: «*Nous avons eu un coup de pouce pour relancer l'orchestre l'été suivant, j'ai travaillé bénévolement, la direction aussi pendant cette deuxième année, puis une structure s'est mise en place*», souligne Jean-Philippe Tremblay. La subvention vient de Patrimoine Canada mais, depuis cette année, l'orchestre attire également des commanditaires privés, au premier rang desquels Hydro-Québec.

Une belle occasion

L'Orchestre de la Francophonie canadienne (OFC) propose aux jeunes instrumentistes une expérience musicale estivale. «*J'ai participé à beaucoup de festivals d'été; Tanglewood par exemple*», nous confie le jeune chef. «*J'ai donc des modèles en tête. Cette année est la plus complète: nous avons eu un gros stage de formation avant de commencer, une semaine de classes de maître, des auditions simulées, des classes de traits d'orchestre et des répétitions.*» En plus du *Barbier de Séville*, présenté ce samedi dans les Cantons-de-l'Est dans le cadre du concert bénéfice des Jeunesses musicales, et du programme annuel de concert, Jean-Philippe Tremblay est très heureux d'avoir pu organiser la fin de semaine de musique canadienne au Domaine Forget, un vieux rêve de ce jeune artiste, qu'il voit comme une belle occasion pour les jeunes musiciens de jouer la musique de chez eux: «*Même s'ils s'en iront ailleurs après, il faut qu'ils connaissent ça. C'est notre pays, c'est notre culture!*» Les activités de l'orchestre comportent également un volet de «concerts pop» (du classique en première partie, un chanteur accompagné en seconde) destinés à attirer un plus vaste public. Ces concerts auront lieu cette année dans les Maritimes avec Lina Boudreau.

Chaque saison le programme de l'orchestre débute avec la



ORCHESTRE DE LA FRANCOFONIE CANADIENNE
Jean-Philippe Tremblay, le jeune chef de l'Orchestre de la Francophonie canadienne.

création d'une œuvre d'un compositeur canadien. Mais 2004 semble être un millésime tout particulier aux yeux de Jean-Philippe Tremblay, avec la composition de Julien Bilodeau, *Myriades* (Quasi concerto pour orchestre à l'occasion du 400^e anniversaire de l'Acadie). «*J'avais assisté à la création d'une œuvre de Julien Bilodeau l'an passé au Conservatoire. Cela s'appelait La Célébration des meurtriers. On entendait tout de suite un talent extraordinaire avec un langage particulier. Julien est allé à Paris cette année, pour étudier avec Stockhausen, mais on s'est reparlé fréquemment. Quand l'œuvre est arrivée j'ai eu une surprise: on s'attendait à 9 ou 10 minutes de musique et on s'est retrouvé avec une pièce imposante de 17 à 18 minutes, presque un concerto pour orchestre.*»

Jean-Philippe Tremblay parle avec enthousiasme de la virtuosité, de la difficulté extrême et de la beauté de la section centrale de *Myriades*, dont la préparation a amené la suppression d'une œuvre du Danois Poul Ruders du programme prévu: «*On s'est engagé à présenter l'œuvre de Julien Bilodeau, on l'a montée le mieux possible et, pour ce faire, je lui ai alloué le temps de répétition prévu pour Ruders.*» Car le temps de répétition n'est pas infini: «*À l'OFC, on fait le double de services d'un orchestre professionnel, c'est tout, car on ne veut pas que les jeunes aient le sentiment, acquis à l'université, qu'on a trois mois pour monter un programme!*»

Myriades de Bilodeau figurera évidemment au programme du Domaine Forget, dans le concert du samedi, mais aussi, le dimanche, lors des deux lectures publiques gratuites (dimanche à 11h et 16h30). Plusieurs partitions seront travaillées par l'OFC et analysées pour le public en présence des compositeurs. Jean-Philippe Tremblay s'est assuré de la participation de R. Murray Schafer dont il présentera *Adieu, Robert Schumann*. L'œuvre de Denis

Bouliane initialement prévue sera remplacée par une composition de Pierre Mercure. Julien Bilodeau et Olivier Larue seront présents. Le public pourra prendre place au-dessus de la scène de la salle François-Bernier lors des répétitions et voir la partition projetée sur un grand écran situé derrière le podium du chef d'orchestre.

La diversité des courants de la musique canadienne sera par ailleurs illustrée par des conférences, et notamment celle de la musicologue Sarah Ouellet, une *Histoire abrégée de la musique canadienne*. Cette partie didactique a été organisée en étroite collaboration avec le Centre de la musique canadienne et des postes d'écoute permettront aux visiteurs d'entendre divers exemples de compositions: «*Cela pourrait durer deux semaines!*», s'exclame l'enthousiaste Jean-Philippe Tremblay.

En marge des découvertes que le chef nous promet, le mélomane sera sans doute aussi curieux d'entendre en concert Jean-Philippe Tremblay diriger la 7^e *Symphonie* de Dvorák, sa préférée dans le répertoire du compositeur dont on célèbre cette année le centième anniversaire de la disparition. Si le résultat est au niveau de la 5^e *Symphonie* de Tchaïkovski l'an passé, cela promet!

ORCHESTRE DE LA FRANCOFONIE CANADIENNE

Direction: Jean-Philippe Tremblay

Lundi 26 juillet. 20h. Basilique Notre-Dame. Œuvres de Julien Bilodeau, Camille Saint-Saëns, Franz Waxman et Antonin Dvorák. Soliste: Jonathan Crow. Concert gratuit (redonné le 3 août à Rivière-du-Loup). Samedi 31 juillet et dimanche 1^{er} août. Domaine Forget, Sainte-Irénée. «Clin d'œil à la musique canadienne»: concert, lectures et conférences. ☎ (418) 452-3535.

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL
BILLET EN VENTE DÈS MAINTENANT au
(514) 908-9090 ou au www.ticketpro.ca
50 spectacles en salle dont:

Les Événements FORD ESCAPE

LA FÊTE FRANCOPHONE
CORNEILLE, STEVE SHOCK, RACHO TARA, THOMAS HERN, DANIEL BOUCHER, JULIANE ROYAT, NATASHA ST. PIER, NANA MOUSKOURI, DIANE'S, WOLFRIN LEROY
GALA D'OUVERTURE
DANIEL LAVOIE
30 juillet
CE VENDREDI 1
CRÉATION EXCLUSIVE

UNE GRANDE DAME DE LA CHANSON!
NANA MOUSKOURI
GRECE
31 juillet

SPECTACLE DE CLÔTURE
Re-création sur scène
OFFENBACH EN FUSION
pour le 25^e anniversaire
de cet album historique
avec: DAN BIGRAS,
BRIEN LEBEL,
MARTIN DESCHAMPS,
BOOM DESJARDINS,
JOHN MCGALE,
JOHNNY GRAVEL
avec LE VIC VOGEL
BIG BAND
OFFENBACH EN FUSION
CRÉATION EXCLUSIVE
7 août

APRÈS SON SUCCÈS DE 2002, LE PÈRE DE LA BOSSA NOVA EST DE RETOUR
HENRI SALVADOR
FRANCE
1^{er} août

AVEC UNE CHORALE DE 150 VOIX!
JEAN-PIERRE FERLAND
LE PETIT ROI
5 août

Invités: WILFRED LEBOUTILLIER, SYLVAIN COSETTE, LAURENCE JALBERT, ELAGE, KARIM DIOUF et GILLES VALQUETTE
Mise en scène: Sylvain Ménard
JACQUES MICHEL
RAPPEL
Après 17 ans d'absence sur scène!
6 août

Les nuits ZX5 de ford focus
21 h, au Métropolis
FRANCE
Une chorale légendaire!
SAMEDI PROCHAIN!
ALAIN BASHUNG
SUPPLÉMENTAIRE LE 31 JUILLET
1^{er} août

Chansons intimes LA PRESSE
20 h 30, au Club Soda
FRANCE
Deux représentations exceptionnelles!
Première partie: MANON LEVESQUE
ANNE SYLVESTRE
6 et 8 août

BILLETTERIE DES FRANCOIS
La plus grande billetterie francophone
Spectrum de Montréal
318, rue Sainte-Catherine Ouest
Ticketpro: (514) 908-9090
www.ticketpro.ca

TICKETPRO
www.ticketpro.ca
(514) 908-9090

Partenaires: Bell, Desjardins, Radio-Canada, Hydro-Québec, Canada, Montréal, Québec.

festival ORFORD
grands musiciens
concerts intimes

St. Lawrence String Quartet, Trio Ondine, Louis-Philippe Pelletier, Philippe Magnan

un heureux contraste

24 juillet, 20 h — Cordes vagabondes
Avec le St. Lawrence String Quartet

30 juillet, 20 h — Le secret danois
Avec le Trio Ondine

31 juillet, 20 h — Symbiose et sérénité
Avec Louis-Philippe Pelletier et Philippe Magnan

centre d'arts ORFORD
Centre d'arts Orford
3165, chemin du Parc
Orford (Québec)
CANADA J1X 7A2
T (819) 843-9871
1 800 567-6155 (sans frais)
F (819) 843-7274

La musique de chambre à l'honneur depuis plus de 50 ans

www.arts-orford.org

Partenaires: Bell, ARCHAUMBAULT, Université de Montréal, CGI, LE DEVOIR, Culture et Communications Québec, AON, Gouvernement du Canada, Gouvernement du Québec.

L'été 2004 au DOMAINE Forget
SAINT-IRÉNÉE CHARLEVOIX
LE FESTIVAL INTERNATIONAL
du 25 juin au 28 août 2004

MERCREDI 28 JUILLET 26\$
Les Solistes
Timothy Eddy, violoncelle
Œuvres de BACH

JEUDI 29 JUILLET 26\$
Les Jeudis Jazz Industrielle Alliance
Soledad, tango nuevo

VENDREDI 30 JUILLET 28\$
Les Solistes
Régis Pasquier, violon
Jean-Claude Penner, piano
Œuvres de SCHUBERT, PROKOFIEV et BEETHOVEN

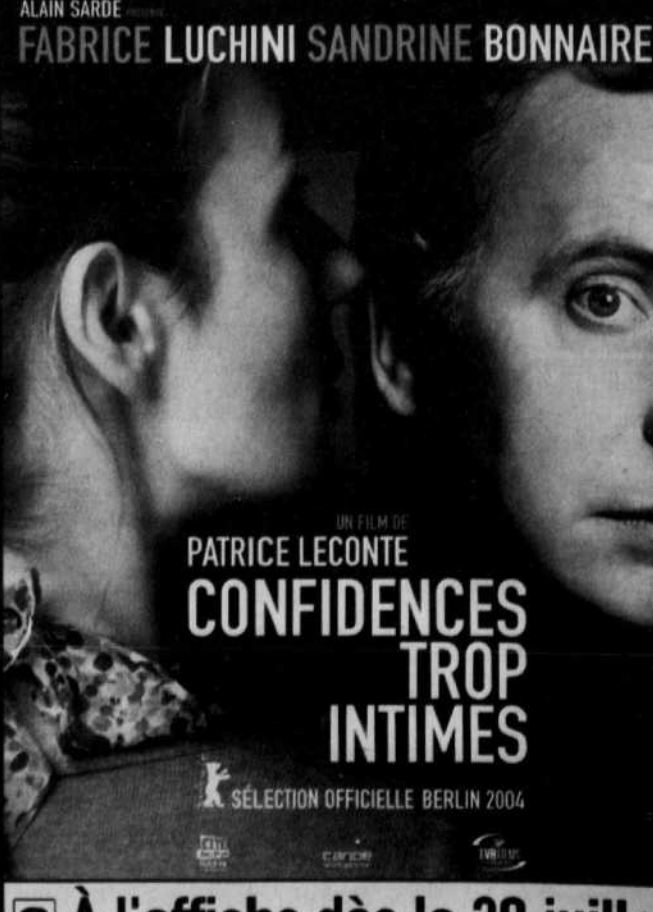
SAMEDI 31 JUILLET 28\$
Les Découvertes
Orchestre de la Francophonie canadienne
Direction: Jean-Philippe Tremblay
Soliste: François Rabbath, contrebasse
Œuvres de Julien Bilodeau, Frank Proto, Paul Ruders et Anton Dvorak

DIMANCHE 1^{ER} AOÛT Gratuit - dès 9 h 00
Colloque sur la musique canadienne
Conférences sur la musique canadienne et démonstrations-concerts de l'Orchestre de la Francophonie canadienne
Direction: Jean-Philippe Tremblay
Œuvres de LARUE, MERCURE, BILODEAU et SHAFFER

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de 11h00 à 14h00
1^{er} août: Jean-François Hamel, guitare, et son trio.
PRIX: adultes: 27,50 \$
enfants de 6 à 12 ans: 12,75 \$
enfants de moins de 6 ans: GRATUIT
Les taxes et le service sont inclus.
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)



PHOTOS CRISTAL FILM



ALAIN SARDE présente
FABRICE LUCHINI SANDRINE BONNAIRE

UN FILM DE
PATRICE LECONTE

**CONFIDENCES
TROP
INTIMES**

 SÉLECTION OFFICIELLE BERLIN 2004

 À l'affiche dès le 30 juillet

Culture

Elles n'aiment que lui

NATHALIE...

Réalisation: Anne Fontaine.
Scénario: Anne Fontaine,
Jacques Fieschi, François-Olivier
Rousseau. Avec Fanny Ardant,
Emmanuelle Béart, Gérard
Depardieu, Judith Magre. Image:
Jean-Marc Fabre. Montage:
Emmanuelle Castro. Musique:
Michael Nyman. France,
2003, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les trois points de suspension à la fin du titre et surtout du nom (d'emprunt) d'un des personnages du sixième film d'Anne Fontaine (*Nettoyage à sec, Comment j'ai tué mon père*) soulignent les conventions littéraires qui articulent ce drame typiquement bourgeois, et, du moins dans son premier tiers, d'une apparence banalité.

Rien de moins renversant en effet que de voir une femme du monde découvrir avec stupéfaction les infidélités de son mari et, pour mieux le piéger dans ses mensonges, décider d'engager une tierce personne afin d'en savoir davantage. Explorant des mondes dont la surface semble parfaitement lisse alors que cette respectabilité n'est souvent qu'illusion, Anne Fontaine détourne la convention du trio adultère pour nous amener sur les territoires plus glissants de la sexualité, du désir, du voyeurisme. Mais un voyeurisme qui se nourrit de mots et non d'images.

Catherine (Fanny Ardant) a le malheur d'entendre un message téléphonique destiné à Bernard (Gérard Depardieu), son époux, ne laissant planer aucun doute sur ses incartades sexuelles. Lui n'y voit rien de menaçant à la solidité de leur union mais Catherine se sent trahie et décide d'en connaître davantage sur les fantasmes d'un homme avec qui elle partage surtout l'usure du temps. Dans un bar d'«entraîneuses», elle fait la connaissance de Marlène (Emmanuelle Béart), réussissant à convaincre la jeune femme de séduire son mari et, moyennant rétribution, de tout lui raconter sur leurs rencontres. Pour les fins de



SOURCE FILMS SÉVILLE

Emmanuelle Béart et Fanny Ardant dans *Nathalie...*

cette curieuse expérience, Catherine baptise sa détective très privée du nom de Nathalie.

Commence alors une étrange relation entre les deux femmes. La franchise désarmante de Marlène Nathalie et l'intensité des sentiments qui semble augmenter entre les amants trouble la gynécologue (on apprend assez tard le métier qu'elle exerce, dans un cabinet situé à deux pas du bar où travaille Marlène). Catherine ne se lasse plus d'écouter les exploits de son espionne, et la conteuse, soucieuse de satisfaire son auditoire, ne se prive pas de détails. Elles finiront par sceller une complicité un peu tordeue, engluée sous des couches de récits scabreux; au bout de tout cela, quelques révélations aux conséquences inattendues.

On aura compris que le mari tient ici un rôle à la fois central et périphérique, sujet de prédilection des deux femmes et pourtant presque toujours absent, même lorsqu'il apparaît dans le cadre de l'image, Depardieu jouant profil bas alors que son statut de star ne nous permet jamais de l'oublier. Anne Fontaine réussit à démolir

quelques-uns des clichés qui embarrassent ce type d'intrigue mille fois revisitée, composant un jeu de dupes, de fabulations et de fantasmes qui se passe essentiellement dans les yeux et les visages des deux actrices. Pourtant, elles ne s'abandonnent jamais complètement, égratignant à peine leur image de marque, surtout Ardant... faisant du Ardant, snob même lorsqu'elle est ivre.

Peu à peu, de confidences féminines en descriptions érotiques, Nathalie... fait rapidement le tour de ce jardin de tous les vices, une lassitude comparable à celle éprouvée devant *Je n'aime que toi* de Claude Fournier qui, aussi étonnant que cela puisse paraître, partage bien des similitudes avec le film d'Anne Fontaine. Dans les deux cas, une jeune femme qui ne manque pas d'imagination, et encore moins de vocabulaire (Nelly Arcan a participé à l'écriture des monologues de Marlène...), plonge son interlocuteur dans un trouble profond, l'amenant à quitter son confort pour des espaces, et des expériences, insoupçonnés. Une pirouette scénaristique vient conclure de manière étonnante ces deux récits, mais il semble déjà trop tard pour remporter notre adhésion. Trop de propos crus enrobés dans une mise en scène qui ne fait jamais preuve des mêmes audaces.

Le héros qui ne voulait pas mourir

THE BOURNE SUPREMACY (V.F.: LA MORT DANS LA PEAU)

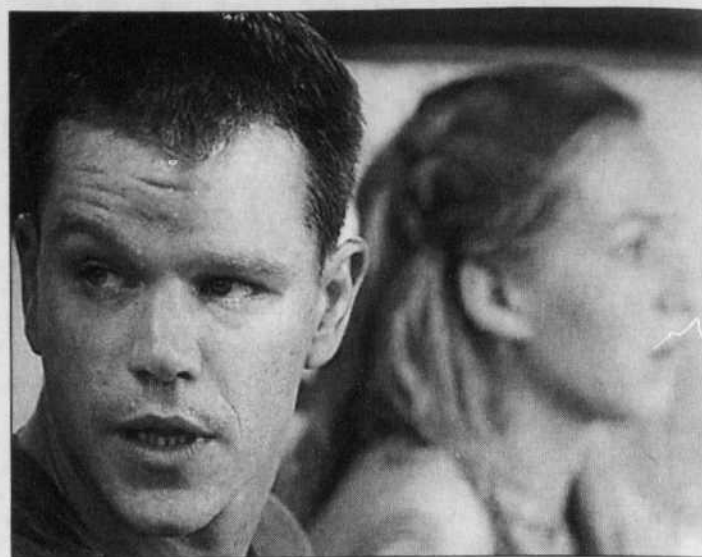
Réal: Paul Greengrass. Scén.: Tony Gilroy, d'après un roman de Robert Ludlum. Avec Matt Damon, Joan Allen, Brian Cox, Julia Stiles, Franka Potente. Image: Oliver Wood. Montage: Christopher Rouse, Richard Pearson. Musique: John Powell. États-Unis, 2004, 108 min.

ANDRÉ LAVOIE

Pour le commun des mortels, une question revient souvent nous hanter: qui suis-je? Pour l'ex-assassin de la CIA Jason Bourne, devenu amnésique après une mission ratée qui a failli lui coûter sa peau, la question se conjugue à l'imparfait: qui étais-je? Dans *The Bourne Identity*, le héros né de la plume de Robert Ludlum a tenté de se réapproprier des fragments de son passé pour comprendre son présent chaotique, ignorant qui sont ses ennemis car ils s'avèrent nombreux et bien armés.

Contrairement à James Bond, Bourne (Matt Damon, toujours à la hauteur) n'a guère de temps pour les parties de jambes en l'air. Il demeure ce personnage tourmenté par des fautes dont il ignore les motifs, manipulé par d'anciens supérieurs qui se servent de sa mémoire vacillante, d'une force comparable à celle des superhéros, optant toutefois pour la sobriété vestimentaire. Même dans le cadre paradisiaque de Goa, aux Indes, auprès de Maria (Franka Potente), l'homme est en proie à de violentes cauchemars qui puisent dans sa brillante et tragique carrière de tueur.

C'est au cinéaste britannique Paul Greengrass de prendre les commandes de *The Bourne Supremacy*, un choix étonnant à la lumière de son film précédent, le remarquable *Bloody Sunday*, plus près d'une vérité documentaire que des effets pétaradants du blockbuster. Dans cette suite souffrant parfois des excès spectaculaires propres aux nouveaux épisodes de films à succès, Greengrass y apporte cette même fébrilité



SOURCE UNIVERSAL PICTURES

Matt Damon est toujours à la hauteur dans ce second opus.

lité devant l'urgence et, surtout, une caméra portée à l'épaule offrant au spectateur une vision comparable à celle d'un intrus au cœur de ce monde fascinant de l'espionnage international.

Cette fois encore, d'un petit bureau de Naples au métro de Berlin en passant par les H.L.M. dégluties de Moscou, James Bourne va ratisser l'Europe pour échapper à la mort, accusé du meurtre de deux agents de la CIA lors d'une mission ratée dans la capitale allemande. Pamela Landy (Joan Allen, superbement glaciale), forcée de porter le poids de cet échec à titre de chef des opérations, se laisse bernier par les faux indices (les empreintes de Bourne) laissés par le véritable meurtrier, à la solde d'un magnat du pétrole russe. Convaincue de la culpabilité de Bourne, elle enrôle Ward Abbott (Brian Cox avec son inimitable gueule de salaud), l'ancien patron du déserteur, pour réussir à l'attraper. Pendant ce temps, tout en déjouant ses poursuivants, Bourne se rend jusqu'à Moscou, là où il espère mettre un terme à ses cauchemars, tant diurnes que nocturnes, et recevoir un quelconque pardon pour ses crimes.

Dans *The Bourne Identity*, l'amnésie était au cœur même du récit, en constituant la clé de voute et dictait toutes les actions du

héros, donnant une coloration particulière, mystérieuse et paranoïaque à ses aventures en apparence pleines d'incohérences. Ce brouillard psychologique s'éclaircit beaucoup dans ce second chapitre, cantonnant le film à une histoire de vengeance, et les pertes de mémoire de Bourne à des cauchemars récurrents dont les images, d'abord floues, se précisent au fur et à mesure qu'il se rapproche de son but.

A cette clarté s'ajoute une débauche étonnante de moyens, *The Bourne Supremacy* carburant aux cascades et aux carambolages tous plus époustouflants les uns que les autres, malheureusement parfois hachés par un montage (surtout dans les scènes de bagarre) où il faut deviner les coups portés, les virages et les pirouettes... Malgré quelques échappées ensolées, entre autres à Goa, le film baigne dans cette grisaille typique des hivers de l'Europe du Nord, accentuée par une architecture d'une froideur quasi soviétique, un climat aussi caractéristique des romans de Ludlum que la brume des récits de Simenon. Mais le pauvre Margaret serait vite au bout de son souffle à vouloir suivre ce héros de la guerre froide qui ne veut surtout pas disparaître, à l'heure où les méchants ont changé de religion et de credo politique.

Le sceptique de la robotique

I, ROBOT (V.F.: LES ROBOTS)

Réal: Alex Proyas. Scén.: Jeff Vintar et Akiva Goldsman, d'après l'œuvre d'Isaac Asimov. Avec Will Smith, Bridget Moynahan, Alan Tudyk, James Cromwell, Bruce Greenwood. Image: Simon Duggan. Montage: Richard Learoyd, Armen Minasian. Musique: Marco Beltrami. États-Unis, 2004, 115 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le romancier Isaac Asimov aurait du mal à imaginer qu'il puisse être la source d'inspiration d'*I, Robot*, un film numériquement comme un robot culinaire, et défendu par une vedette qui doit se vanter de n'avoir jamais ouvert un de ses livres. De toute manière, l'influence d'Asimov, sa fascination pour les questions éthiques et l'organisation sociale des cités du futur, se reflètent dans tout le cinéma américain de science-fiction des 30 dernières années.

Avec des films comme *The Crow* ou *Dark City*, le cinéaste australien Alex Proyas était la personne toute désignée pour cette impressionnante «machine» à effets spéciaux, rehaussée de considérations morales grâce à des éléments empruntés aux nouvelles d'Asimov. Parmi ceux-ci, on retrouve «*The Three Laws of Robotics*» qui dictent la conduite de ces automates au service des humains, assurant leur protection, incapables de leur faire du mal.

À Chicago en 2035, devant ces androïdes angéliques présents pour accomplir les basses besognes, le détective Del Spooner (Will Smith) ne leur accorde aucune confiance, même au moment où la puissante compagnie USR s'apprête à lancer un tout nouveau modèle. Ses soupçons ne font que s'accroître à l'annonce du suicide du fondateur de la compagnie, le Dr Alfred Lanning (James Cromwell). Il croit plutôt à un meurtre déguisé, ce qui le conduit vers un robot nommé Sonny (Alan Tudyk), affichant des caractéristiques... humaines, dont la colère, les rêves, et la peur tant de la souffrance que de la mort.

Le scepticisme de Spooner lui attire la méfiance de ses supérieurs ainsi que de ceux de la compagnie, dont le président (Bruce Green-

wood) voit ce scandale d'un très mauvais œil, surtout pour ses profits. Même la psychologue Susan Calvin (Bridget Moynahan), disciple de Lanning, a du mal à croire à Spooner, ce qui ne l'empêche pas de l'appuyer dans son enquête. Celle-ci aboutira à une piste insoupçonnée, celle d'une version high-tech de la révolte des esclaves, les robots, avec l'aide de quelques esprits (humains) malveillants ayant décidé de conquérir le monde.

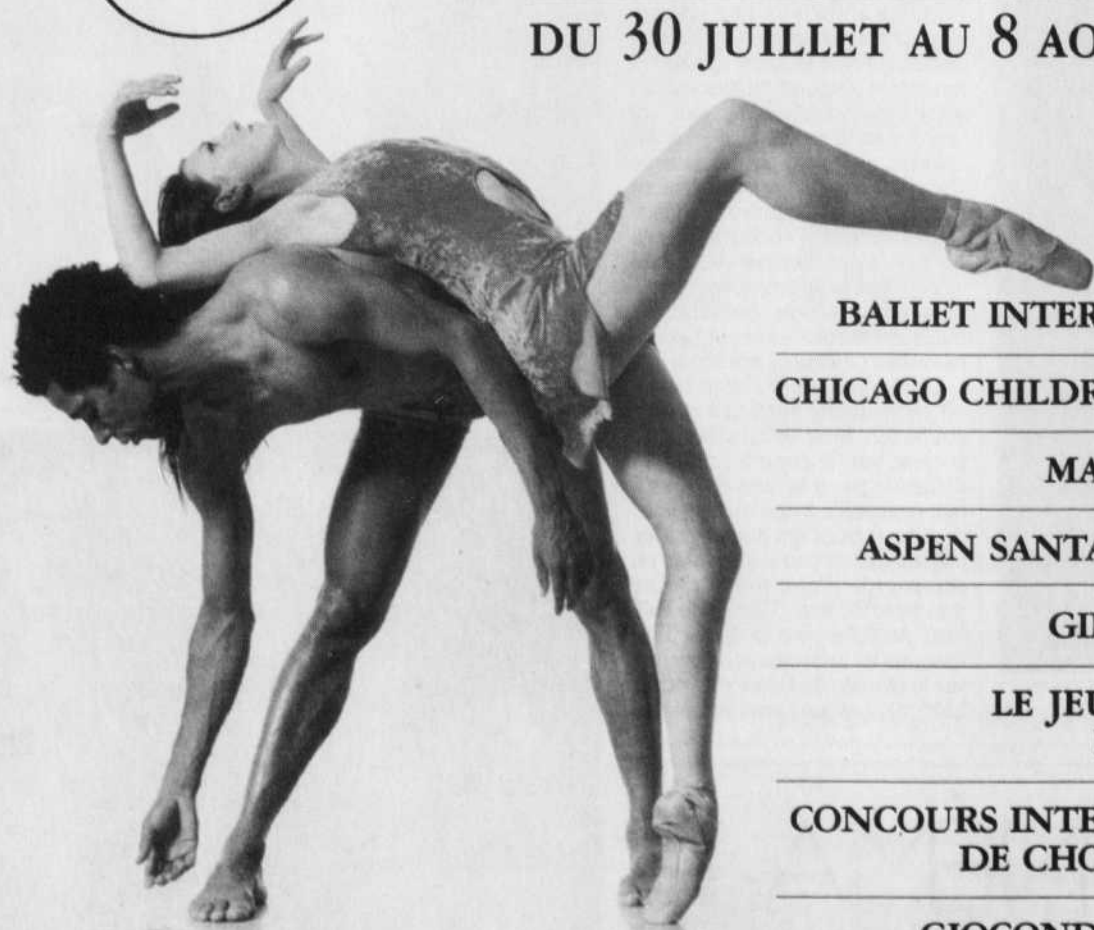
I, Robot contient suffisamment d'éléments positifs pour pardonner à Alex Proyas les écarts que les disciples d'Asimov ne manqueront pas de relever. Proyas dépeint une fois encore le futur dans des teintes sombres, plus près du film noir (il suffit de revoir *Dark City*) que de la quincaillerie du cinéma de science-fiction. À ce chapitre, on restera étonné devant le déploiement des effets spéciaux qui mélangent à ce décor presque lugubre les fameux robots, surtout celui arborant les yeux et la voix envoûtante d'Alan Tudyk, d'un timbre s'approchant de celui de l'ordinateur HAL dans *2001: A Space Odyssey*. Soyons honnête — et cruel pour les autres acteurs: même enrobé d'images numériques, il livre la meilleure performance...

Ce qui nous amène à Will Smith, dont la présence est comparable à celle d'Arnold Schwarzenegger dans l'adaptation du roman de Philip K. Dick par Paul Verhoeven, *Total Recall*. Comparable parce qu'embarrassante, gros bras déambulant sans finesse dans un monde dont l'intelligence leur est étrangère, parachutés là à cause de leur statut de star et non par une symbiose semblable à celle d'Harrison Ford dans *Blade Runner* ou même Tom Cruise dans *Minority Report*. Pour tout dire, Smith a des allures de rappeur égaré dans un salon d'Outremont (chose qui ne risque pas de subir le choc du futur...) aux tourments intérieurs duquel on ne croit jamais — comme on croit encore moins à sa perspicacité à décoder les signes, complexes, de cette révolution annoncée.

Visiblement, pour son premier film en sol américain, Alex Proyas a bénéficié d'un solide budget mais n'avait pas les mains libres. Même réalisé sous haute surveillance — et avec ces détestables placements de produits —, *I, Robot* est bien plus qu'une mécanique au fonctionnement irréprochable. Comme pour Sonny, son âme n'est jamais très loin. Même artificielle.

Festival des arts

DE SAINT-SAUVEUR
DU 30 JUILLET AU 8 AOÛT 2004



BALLET INTERNATIONALE

CHICAGO CHILDREN'S CHOIR

MARGIE GILLIS

ASPEN SANTA FE BALLET

GINO QUILICO

LE JEUNE BALLET
DU QUÉBEC

CONCOURS INTERNATIONAL
DE CHOREGRAPHIE

GIOCONDA BARBUTO

Spectacles gratuits sur la scène extérieure



MANOIR
SAINT-SAUVEUR
HOTEL DE VILLÉGIATURE
4 SAISONS

FORFAIT HÉBERGEMENT:
MANOIR SAINT-SAUVEUR 1-800-361-0505
www.manoir-saint-sauveur.com

Décor Antique
www.decorantique.ca
du 30 juillet au 1 août 2004

BILLETS / RÉSERVATIONS :

450.227.9935
www.artssaintsauveur.com



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien



Patrimoine
canadien

DE VISU

La grande illusion

Des nains, des clowns, des monstres, pour le meilleur et le pas pire

LA GRANDE PARADE. PORTRAIT DE L'ARTISTE EN CLOWN

Au Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, jusqu'au 19 septembre. Les membres du comité des conservateurs sont Jean Clair, du Musée Picasso, Didier Ottinger, du Centre Pompidou, Ann Thomas et Mayo Graham, du Musée des beaux-arts du Canada, ainsi que Constance Naubert-Riser, de l'Université de Montréal.

STÉPHANE BAILLARGEON

Il y a l'art et l'histoire de l'art. Un Himalaya d'œuvres accumulées au fil des millénaires et d'innombrables savants prêts à relever le très beau défi de l'escalade hermétique.

Tout est dans la manière. La confrontation engendre le pire, le pas pire comme le meilleur. Souvent, les ascensionnistes de l'art empruntent des sentiers battus, mille et une fois traversés, piochant dans les lieux communs du métier, avec, à l'arrivée, les mêmes écoles esthétiques enchaînées comme des perles sur un collier, les mêmes sempiternelles étoiles du pinceau adulées comme des rock stars.

Parfois, d'audacieux varappeurs se détachent des cordées et partent à l'aventure. Quand elle réussit, l'échappée belle mène à des cimes vierges, offrant un point de vue original et neuf sur le monde.

La Grande Parade. Portrait de l'artiste s'inscrit dans cette seconde tradition audacieuse et exceptionnelle. L'équipe du Musée des beaux-arts du Canada a été lancée sur cette randonnée par un livre pionnier de Jean Starobinski, paru en 1970, le fameux *Portrait de l'artiste en saltimbanque*. Une sorte de carte vers le sommet au trésor.

Un extrait de l'étude paraît en introduction du catalogue. S'interrogeant sur le fructueux attrait artistique des images du clown, du saltimbanque et de la vie foraine, Starobinski admet d'abord une explication d'ordre extérieur, ce monde de la piste représentant, «dans l'atmosphère charbonneuse d'une société en voie d'industrialisation, un îlot chatoyant de merveilleux, un morceau demeuré intact du pays d'enfance». Il ajoute ensuite à ce plaisir de l'œil «un penchant d'un autre ordre, un lien psychologique qui fait éprouver à l'artiste moderne je ne sais quel sentiment de connivence nostalgique avec le microcosme de la parade et de la féerie élémentaire». Plus intéressant, dans la plupart des cas, il serait possible de parler d'une forme d'identification, le choix de l'image d'un clown par exemple n'étant pas seulement «l'élection d'un motif pictural ou poétique, mais une façon de poser la question de l'art».

Fascinante fusion

L'exposition présentée depuis le mois dernier à Ottawa pose et repose la question à l'aide de quelque 200 œuvres, et pas les moindres, les grandes signatures se disputant la vedette, de Picasso à Lucian Freud, de Calder à Louise Bourgeois, d'Otto Dix à Degas. Et c'est Tiepolo qui lance La

Grande Parade, l'intrigante relève des artistes par les pitres enfarnés, avec son *Mondo Novo* daté de 1765 (il en existe en fait trois versions), une scène de carnaval de village, un étrange théâtre à l'envers dont tous les personnages tournent le dos, la foule anonyme gommant les différences de classes, en prélude au monde nouveau qui se prépare.

La suite dans l'immense dédale s'organise autour de huit autres thèmes, La Parade, Ecce Homo, A portrait of the Artist, Fin de partie, Chahut et chaos, Monstres et merveilles, Corps célestes et Arlequin. Le tout a le mérite de souligner jusqu'à plus soif la fascinante fusion du saltimbanque et de l'artiste. Voici Pierre Ensor qui se travestit avec un chapeau fleuri tandis que Picasso ose un *Autoportrait à la Perruque* et représente *Le Peintre Salvado en Arlequin*. Là c'est Pierre Sorin soumis à un déluge de tarte à la crème.

Jean Clair, le commissaire de



La Grande Parade sur fond rouge, Fernand Léger, 1953.

PHOTOS MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

l'entreprise, souligne que cette floraison signe la déchéance de l'image des artistes modernes et contemporains «une lente décadence, une décrépitude du métier». Dans son vidéo intitulé *Peintre*

(1995), tout simplement, le performeur Paul McCarthy s'affuble d'un gros nez, d'une perruque hirsute, de grandes oreilles molles pour devenir un artiste ridicule de l'expressionnisme abstrait. Il étale de la merde avec un pinceau surdimensionné. L'allégorie indécente ne se raffine pas quand un collectionneur vient lui sentir le derrière. Ailleurs, la piste sera la métaphore close de notre monde désenchanté, le théâtre grotesque d'un univers en plein naufrage métaphysique. Et vogue la galère!

Le parcours jongle de manière inhabituelle avec les genres et les catégories, mêlant les œuvres modernes et contemporaines, les toiles, les installations et les extraits de films, les photos et les vidéos. Cette perspective éclatée, foisonnante, attentive aux parentés inavouées, a le mérite de gommer les ruptures artificielles trop souvent prises pour réelles et indubitables en histoire comme en histoire de l'art. La traversée au pas de charge montre l'unité transhistorique des créateurs, chacun creusant finalement le même sillon de sens. La filiation demeure une certitude, l'originalité une prétention aux marges de l'empire du sens.

En même temps, l'affaire a des

défauts reliés à ces qualités. À la longue, l'exploration de la métaphore starobinskienne tourne à vide. La Grande Parade s'éparpille et se perd. Au bout de quelques salles, le visiteur inattentif aux subtiles démarcations introduites et justifiées dans le catalogue, ne peut plus suivre. Pourquoi telle œuvre se retrouve-t-elle dans telle salle, sous tel thème, plutôt qu'ailleurs? Quelle est finalement la différence entre s'autoportraiter en clown et en photographe un? «Le Grand Capharnaüm aurait été un titre plus adapté à l'exposition», disait d'ailleurs un critique du *Monde* au moment de sa présentation en Europe. Elle est riche, assurément, mais surtout

confuse, par moments chaotique, à d'autres exaspérante.

Il faut connaître d'autres enjeux — en l'occurrence les chicanes opposant les différentes chapelles d'historiens et de critiques d'art —, pour comprendre la virulence de l'attaque. N'empêche, sur le fond, l'observation demeure aussi valable par rapport au nouvel accrochage de ce côté-ci de l'Atlantique Nord. Comme quoi, les meilleures idées ne font pas nécessairement les meilleures expositions. Les deux avancent en cordée. Quand l'une s'épuise, l'autre est entraînée dans la chute, inexorablement...

Le Devoir



Nain de cirque, Palissades, N.J., Bruce Davidson, 1958.

GALERIE MAZARINE

EXPOSITION
VENTS D'EXTRÊME-ORIENT



L'exposition se poursuit jusqu'au 31 juillet 2004.

Estampes japonaises des XVIII^e et XIX^e siècles, tapisseries fabriquées d'obis Maru et sculptures bouddhistes

1448, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Québec H3G 1K4
Tél.: (514) 982-6566 www.galeriemazarine.com



L'été avance à grands pas...

31 juillet : QUÉBEC

Picasso et Cordier
au Musée du Québec

5-6 août :

ORFORD et STANSTEAD

Musique, nature et patrimoine

21 août :

BÉCANCOUR et ULVERTON

L'angora de la chèvre

et la laine au moulin

15-16-17 octobre :

CHARLEVOIX

Lire GABRIELLE ROY et le

paysage de l'automne...

Prix spécial jusqu'au 3 août!

(514) 352-3621

In collaboration avec: Club Voyage, Wemont

22^e édition

SYMPOSIUM international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul

du 30 juillet au 6 septembre 2004



Daniel Langevin, S.G.P.C. #302 (Vienne), 2002, email sur bois, 122 x 160 cm.

LES ARTISTES:

Alberto Ibanez Cerda (Mexique)

Daniel Langevin (Québec)

Dominique Gaucher (Québec)

Jean-Marie Martin (États-Unis)

Katharine Harvey (Ontario)

Sophie Privé (Québec)

Wolfgang Kessler (Allemagne)

Marina Saleme (Brésil)

Éric Lamontagne (Québec)

Mitchell Wiebe (Nouvelle-Écosse)

Directrice artistique: MONA HAKIM

FORUM • CONFÉRENCES • SPECTACLES • ATELIERS JEUNESSE
VISITES GUIDÉES • PROJECTIONS VIDÉO

NOS PARTENAIRES:

Patrimoine canadien

Conseil des arts et des lettres

Québec

Québec

ARTV

POWER CORPORATION

HEBDO CHARLEVOIXIEN

PLEIN JOUR

LE DEVOIR

LE SOLEIL

DOMAINE d'été

LE CENTRE D'ART DE BAIE-SAINT-PAUL

23, RUE AMBROISE-FAFARD, BAIE-SAINT-PAUL (QUÉBEC) G3Z 2J2

T : (418) 435-3681 F : (418) 435-6269

www.symposium-bsp.net



VENTE
D'INVENTAIRE
50%
DE RABAIS



BONALDO
la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

LIVRES

ICI ET AILLEURS

Incandescente forêt abitibienne

«L'été fut si beau qu'il révéla à chacun des bouts de joie inédite. Le soleil réchauffait la peau. Les yeux ne se lassaient pas de contempler la forêt boréale, dont la beauté naissait de ses infimes variations. Jérémie se souvenait d'être entré parfois dans le bois, comme on entre dans un espace qui évoque, pour soi seul, des nécessités ou des quêtes.»
— L'Écrivain public, Pierre Yergeau

JOHANNE JARRY

Amos, Senneterre, Val-d'Or, Rouyn-Noranda. Des hommes d'ici et d'ailleurs rêvaient de s'y couvrir d'or, creusaient des mines; ils ont surtout trouvé des arbres qu'ils ont transformés en billots sur lesquels ils ont appris à danser en descendant les rivières. Les trembles, les épinettes, ils les ont coupés, les coupent encore, s'enfonçant dans cette «erreur boréale» filmée par Richard Desjardins... Il est écrit que des routes prennent fin en Abitibi, donnant l'impression à qui s'y rend de toucher le bout du monde. Et qu'on ne quitte jamais cette terre quand on y est né, même quand on se transplante ailleurs. Ce lien viscéral au paysage natal, on le saisit en lisant *L'Écrivain public* (L'Instant même), de Pierre Yergeau, roman qui ouvre une fresque abitibienne portée par un style poétique parfaitement accordé aux paysages âpres et intenses de l'enfance dans la forêt boréale.

Alors qu'il est devenu écrivain public à Val-d'Or, Jérémie Hanse se souvient du temps où il vivait dans un campe avec son frère Georges, sa sœur Mie et leur grand-mère Tony, enfants abandonnés par leur



Louise Desjardins et Pierre Yergeau, deux plumes trempées dans les paysages âpres de l'Abitibi.

mère Delphine, partie mener sa vie de chanteuse en ville. Pendant que bébé Mie dort dans une marmite, Jérémie et Georges ébauchent le pékinos aveugle de Monsieur Tsé-Tsé, l'aide-cuisinier de Tony, chien mort qui entrera dans la composition du repas du soir que le Chinois servira aux bûcherons en demeurant stoïque... Ainsi grandissent les enfants, entourés d'hommes et d'arbres.

Alors que Jérémie s'enracine, Georges quitte le pays pour Chicago, assuré d'y faire fortune. De là-bas, il écrit à son frère: «Rappelle-toi! L'Abitibi est un exil qui t'appartient. Qui d'autre en voudrait?» Jérémie, lui, sait qu'il ne pourra jamais vivre ailleurs.

Sensualité minérale

La fresque de Yergeau se poursuit avec *La Désertion* (L'Instant même), roman porté par le point de vue de Mie, petite fille pour qui le monde est un espace trop vaste, démesuré, qui la perd, presque. Mie, qui a tant rêvé d'un avenir prometteur, fera pourtant le sien avec un homme «qui sort avec toutes les guidounes de Val-d'Or» et avec qui

du moins ce qu'on comprend à la fin, mais rien n'est sûr... Un roman évocateur, marqué par une forte sensualité.

Incandescence amoureuse

Est-ce l'aridité du paysage qui exacerbe les sens? Chargé d'érotisme, l'univers créé par Jeanne-Mance Delisle rend compte avec une justesse saisissante de l'incandescence amoureuse. Les titres de ses

livres brûlent. On pense à *La Bête rouge*, à *Ses cheveux comme le soir* et sa robe écarlate, ou encore à la pièce de théâtre *Un oiseau vivant dans la gueule*, tous publiés aux Éditions de la Pleine Lune. Son écriture affronte la violence et la cruauté sans se défler, sans jamais rien simplifier; elle affirme aussi la forte présence amérindienne dans ce coin de pays.

Dans la nouvelle *Métis de peau* du recueil *Nouvelles d'Abitibi* (La Pleine Lune), elle donne une dimension quasi mystique à une rencontre entre un homme des bois et une femme mariée. «Elle était happée, dévorée par deux yeux d'oiseau volant très haut, attrapée par des mains de cuir souple, longues et fines, qui pressaient aux endroits où il fallait, jamais en retard, jamais en avance, des mains magnifiques qui faisaient gémir la femme comme une harpe captive d'un sortilège.» Après l'amour, la femme retransmet la forêt pour rentrer chez elle où fils et mari l'attendent, laissant dans le bois la partie éclatée d'elle-même «qui se jetait par terre, se roulait sur l'herbe froide, se lacérait les genoux sur les cailloux pointus».

Écrit sur un mode beaucoup plus (et parfois trop) anecdotique, le roman *Darling* (Lemac), de Louise Desjardins, raconte l'histoire d'une femme mariée, grande amoureuse de musique country, qui décroche de sa vie familiale pour vivre une passion avec un jeune homme. À bord de sa Lada grise, elle se réfugie avec lui en Abitibi, dans la maison que lui a léguée son défunt père. Ce retour sur la terre natale (prolongé par un accident) lui permettra de réfléchir à sa vie, qu'elle décide de prendre en main en écrivant les chansons qu'elle veut entendre.

Est-ce l'aridité du paysage qui exacerbe les sens?

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
14 au 20 juillet 2004

Cette semaine **Renaud-Bray** a vendu 19 997 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	18
2	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES	P. FOGLIA	La Presse	8
3	Biographie	MA VIE	B. CLINTON	Odile Jacob	2
4	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GALVALDA	Dilettante	6
5	Polar	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	6
6	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LEVY	Robert Laffont	20
7	Dictionnaire	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2005 - 100 ^{ème} anniversaire	COLLECTIF	Larousse	3
8	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	10
9	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	49
10	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHÉ	F. DAVID	Écosociété	10
11	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	66
12	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	Daubleday	68
13	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE	D. LEHANE	Rivages	8
14	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX	J. K. ROWLING	Gallimard	34
15	Santé	MÉNOPAUSE, NUTRITION ET SANTÉ	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	13
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	197
17	Roman	L'OMBRE DU VENT	C. RUIZ ZAFON	Grasset	9
18	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	10
19	Jeunesse	LBD : UNE AFFAIRE DE FILLES	G. DENT	Gallimard	4
20	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT	M. HADDON	Robert Laffont	18
21	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE	P. AUSTER	Lemac / Actes Sud	16
22	B.D.	LARGO WINCH, t. 13 - Le prix de l'argent	J. VAN HAMME	Dupuis	5
23	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	189
24	Essais Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, t. 2	L.-P. LAUZON	Lancôt	7

92% de nos clients ont aimé les qu'ils ont achetés.

Avant de partir en vacances, pensez-y !

25	Essai	TOUTS AUX ABRIS !	M. MOORE	Boréal	21
26	Cuisine	BARBECUE	RAICHEN/SCHNEIDER	L'Homme	117
27	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLAG	D. LACOMBE	vib éditeur	104
28	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILLOTT	de Montagne	22
29	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XD éd.	23
30	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	108
31	Polar	LA SALLE DES MEURTRES	P. D. JAMES	Fayard	6
32	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	183
33	Roman	ÉCOUTE-MOI	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	23
34	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOR	L'Homme	76
35	Roman	LE SECRET D'EMMA HARTE	B. T. BRADFORD	Presses de la Cité	6
36	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 276	COLLECTIF	Dupuis	5
37	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	89
38	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	256
39	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont	14
40	Biographie	MY LIFE	B. CLINTON	Alfred A. Knopf	5
41	Roman	PASCAL	F. DE LUCA	Varia	48
42	Polar	LA LIONNE BLANCHE	H. MANKELL	Seuil	16
43	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	24
44	Loisirs Qc	LES MOROUS, n° 7	M. HANNEQUART	Rudel Médias	6
45	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	39

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

Un réseau de 25 librairies au Québec
www.renaud-bray.com

ROMAN QUÉBÉCOIS

La petite fille au regard d'île



Suzanne Giguère

Où les écrivains puisent-ils leur fond d'images? En regardant la photo de la petite fille sur la page couverture de *Lovelie d'Haïti*, certains lecteurs pourraient voir apparaître en surimpression *La Petite Fille au regard d'île* de l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot. La multiplicité des cultures féconde les imaginaires qui nourrissent à leur tour les récits. Enseignant en adaptation scolaire, Sylvain Meunier a côtoyé au milieu des années 1970 des enfants haïtiens fraîchement débarqués à Montréal. Cette expérience est à l'origine de l'écriture de cette trilogie romanesque dont l'action se situe dans le Québec des années 1980 jusqu'à aujourd'hui.

Dans le premier tome, *Lovelie*, sept ans, est arrachée à sa famille et à sa terre natale, Haïti. Elle se retrouve «restavék» — mot créole pour désigner les enfants domestiques réduits à une condition proche de l'esclavage — dans une famille bourgeoise haïtienne. Victime d'un réseau de prostitution juvénile, elle est sauvée de justesse par la mère de sa meilleure amie. Lorsque commence le deuxième tome, *Le Temps des déchirures*, cinq années ont passé.

Lovelie vit dans sa nouvelle famille québécoise, les Brûlotte. Entourée de ses deux meilleures amies, elle connaît enfin des moments de bonheur. Qui a écrit que le bonheur, c'est le chagrin qui se repose? Elle s'amuse, saute dans les flaques d'eau «comme dans un jeu de marelle». Âgée de douze ans, elle fait son entrée au secondaire. La présence massive de jeunes Noirs dans sa classe l'amène à s'interroger sur son identité. Que signifie être noire dans une société majoritairement blanche?

«Leurs gestes, leur démarche dansante, les éclats de leurs voix, leur gaieté sonore et même leurs colères brèves et tonitrueuses agitaient les eaux profondes de son âme créole.»

La fréquentation de Chomsky, un jeune Haïtien de quinze ans, fragilise sa volonté d'intégration. Envoyé au Québec contre son gré, ce dernier vit avec sa tante pauvre. Désespéré face à son avenir, il demeure convaincu «que les promesses d'une vie heureuse et honnête, fruit de l'instruction, ne sont que des mirages entretenus afin de le soumettre et de l'exploiter». Aucun raisonnement ne semble pouvoir le guérir. «Eh bien, si tu veux mon avis, je trouve que papi Dieu s'occupe pas beaucoup de sa famille», lance-t-il d'un air narquois à Lovelie. Dans le même registre, il faut lire ou relire *Le crayon du bon Dieu n'a pas de gomme*, de l'écrivain haïtien Louis-Philippe Dalember.

Le malaise identitaire de Lovelie se dissipe peu à peu grâce à une force de caractère exceptionnelle dont elle a hérité de sa mère, au soutien chaleureux de sa famille adoptive et à celui attentif de son institutrice, madame Moïse, un personnage attachant et haut en couleur.

Pendant ce temps, en Haïti, le climat politico-social demeure extrêmement instable. Le père de Lovelie arrive à Montréal avec ses

frères et sœurs et sa nouvelle femme. La réunification familiale devrait être heureuse, elle vient bouleverser l'existence de la jeune adolescente.

Dialogue des cultures

Roman social réaliste, *Le Temps des déchirures* nous plonge dans une société québécoise en pleine mutation. L'auteur décrit les tensions entre les communautés montréalaise et haïtienne durant les années 1980, alimentées par des préjugés et des méfiances réciproques. De courtes allusions au sort des familles haïtiennes démunies vivant dans les logements insalubres du quartier Saint-Michel, à proximité du «grand vide des carrières Miron», montrent comment les inégalités sociales font le lit de la révolte et de la violence des jeunes du quartier.

Lorsque le vent de l'Histoire tourne à l'ouragan en Haïti, le romancier passe au récit-reportage. Le régime de répression de Jean-Claude Duvalier ne parvient plus à étouffer les colères et les frustrations du peuple haïtien. Le pays sombre dans une longue nuit. L'auteur décrit avec acuité les répercussions au quotidien sur les comportements excessifs des élèves haïtiens-montréalais exacerbés par les images des vagues émeutières qui déferlent sur leur pays d'origine. La chute de Bébé Doc libère les tensions. C'est l'explosion de joie tropicale «sous le ciel et dans la gadoue grisâtre de Montréal». Une femme chante d'une voix chaleureuse et pleine d'espérance: «Lè l a libère, Ayiti va bèl, o na tande...» (Quand elle sera libérée, Haïti sera belle, vous en entendrez parler...)

S'il est vrai qu'Haïti continue de souffrir «dans son sang, sa chair, son souffle, sa terre et même son arbre généalogique», comme l'a écrit le romancier et poète haïtien Jean Méléti, on se prend à rêver qu'un jour les Haïtiens de l'intérieur et de la diaspora répéteront les mots prononcés récemment par l'ancien président sud-africain Nelson Mandela lors du dixième anniversaire de la fin de l'apartheid: «Le monde nous croyait voués à l'autodestruction... Pour une fois l'Histoire a rimé avec espoir».

Roland Barthes disait que «le réel n'est pas représentable» et que l'écrivain s'évertue quand même à faire dire aux mots ce qui leur échappe. Sylvain Meunier exprime d'une manière arrondie et bien à lui l'histoire des immigrants qui cherchent à inscrire leur destin dans une autre terre. L'appel au dialogue des cultures lancé dans le premier tome résonne de nouveau dans *Le Temps des déchirures*. Le romancier écrit avec une aisance égale, tamise ses phrases, parseme son récit d'expressions et de mots créoles qui contribuent à authentifier autant les événements que les émotions. Le regard humain du romancier permet de dépasser la réalité événementielle et sociale du récit.

Il serait intéressant de connaître le regard des lecteurs haïtiens, eux dont la littérature représente une des littératures majeures du monde francophone, créolophone et caribéen, sur le travail romanesque de Sylvain Meunier. Y a-t-il un volontaire dans la salle?

LOVELIE D'HAÏTI

LE TEMPS DES DÉCHIRURES (TOME 2)

Sylvain Meunier
La Courte Échelle

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'échappée cycliste de Foglia

CHRISTIAN DESMEULES

Antoine Blondin, écrivain et chroniqueur sportif français de l'après-guerre, raconte que, soumis au questionnaire de Proust où on lui demandait quelle

était son occupation préférée, il a un jour répondu: «Suivre le Tour de France.» Pierre Foglia pourrait fournir la même réponse et on le croirait sans trop de mal. Convaincu contre toute attente par l'éditeur de *Vélo Mag*, Pierre Hamel, de réunir quelques-unes de ses

meilleures chroniques consacrées au Tour de France et à ses coulis, Pierre Foglia s'est vite laissé prendre au jeu et a choisi, coupé, poli, retravaillé.

Le plus bougon des chroniqueurs du journal *La Presse* a arpenté huit fois pour ses lecteurs la topographie légendaire du Tour de France depuis 1992. Tantôt y promenant une «humour vagabonde» à la Blondin, tantôt précis et aficionado, cultivant avec habileté désinvolte et fausse modestie, le journaliste ouvre toujours grand les yeux et les oreilles. Style, intelligence, sensibilité: on ne reviendra pas là-dessus. Et bien entendu, tout cela est encore meilleur à froid.

Des chroniques hachées menu, rassemblées ici par thèmes et par coureurs. Les seigneurs du peloton: Lance Armstrong, Jan Ullrich, Miguel Indurain (évoquant le style «janséniste» du légendaire coureur espagnol: «Une rue de province un mardi soir. Un sillon tout droit dans un champ...»). Les chevaux légers: Claudio Chiappucci, Laurent Jalabert ou feu Marco Pantani (dont

Foglia enveloppe la carrière fulgurante d'un bref «Vélo, EPO, dodo»). La montagne, la France du Tour — coulis, dopage et business. Le vélo? Inutile parfois de chercher bien loin: «Le message est dans le paysage.»

Le sport, la guerre, le vélo, les chats: autant de prétextes d'écrivain pour nous parler de la vie. Mais quant à relire encore Foglia sur du papier qui ne jaunit pas après sept jours, n'y pensez pas trop. Le chroniqueur déclarait récemment à un confrère de *La Presse*: «C'est fini, là! Qu'il n'y ait pas un «tabarnac» qui me dise: là, on va faire un livre sur...» Compris? Compris. Mais parions que c'est fini seulement jusqu'à la prochaine fois, et qu'il s'échappera encore.

LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES

Pierre Foglia
Vélo Mag/Les Éditions La Presse
Montréal, 2004, 260 pages

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

Esdras Minville, un intellectuel d'hier



Louis Cornéliier

Les intellectuels canadiens-français d'avant 1960 sont rarement considérés comme des références essentielles par les penseurs québécois d'aujourd'hui. Cette rupture de tradition, qu'on peut déplorer, s'explique. En effet, quoi qu'en disent certains esprits révisionnistes qui tentent de le nier, la Révolution tranquille marque véritablement une rupture dans l'histoire du Québec et, partant, dans la façon de penser la société québécoise.

La modernité, qui était peut-être en gestation depuis longtemps dans la Belle Province mais qui demeurait néanmoins latente, voire empêchée, s'impose alors dans un mouvement sans retour. Le catholicisme ne disparaît pas, mais il ne constitue plus le cœur de la vie sociale. L'État, paternaliste, devient providence. Le Québec rural perd sa puissance de mythe. Les choses, en gros, et cela a été mille fois raconté, ne sont plus ce qu'elles étaient.

Aussi, cette rupture sociale, économique, politique et culturelle ne pouvait qu'entraîner le déclassement des intellectuels d'hier qui appliquaient leur pensée à des réalités maintenant dépassées. Leur parole conserve une valeur et une nécessité historiques, ce qui n'est pas rien, et plus encore peut-être dans le cas des penseurs de la question nationale, un domaine dans lequel la tradition demeure un relais obligé. Pour le reste, cependant, la révolution, même tranquille, a fait son œuvre et les nouvelles réalités modernes exigent de nouvelles pensées. La pensée d'Esdras Minville, qui fut un des plus brillants intellectuels clérico-nationalistes de la première moitié du XX^e siècle québécois, n'a donc pas survécu au printemps de notre modernité.

Dans une belle étude d'histoire intellectuelle inti-

itulée *Esdras Minville: nationalisme économique et catholicisme social au Québec durant l'entre-deux-guerres*, le jeune historien Dominique Foisy-Geoffroy, cofondateur et codirecteur de la revue *Mens*, présente la pensée de cet économiste et sociologue qui a tenté avec acharnement de sortir le Québec du marasme des années 1930.

Minville, qui fut entre autres le premier directeur d'origine québécoise des HEC, constatait alors l'échec du libéralisme, l'infériorité économique des Canadiens français et le dépeuplement du monde rural, et entendait remédier à ces problèmes par un programme systématique de remplacement. Ses solutions: décentralisation, corporatisme, coopératisme, État chef d'orchestre mais limité et responsabilité individuelle.

Profondément catholique et convaincu que le politique, le social et l'économique, tous interdépendants, devaient ultimement se mettre au service de «la fin spirituelle de l'homme», Minville adhérait à la doctrine sociale de l'Église tout en cultivant un «souci du réel». Selon lui, un programme de restauration ne pouvait avoir de sens que s'il prenait en compte les particularités de la nation ou de la société à laquelle il s'appliquait.

Minville adhérait à la doctrine sociale de l'Église tout en cultivant un «souci du réel»

Aux grands principes fondamentaux qui guidaient l'action devait s'ajouter une connaissance approfondie du terrain d'expérimentation. Le traditionalisme, chez Minville, excluait donc l'idéalisme et l'apriorisme que Trudeau attribuait, dans *La Grève de l'amiante* paru en 1956, à la pensée sociale canadienne-française de la première moitié du XX^e siècle.

Fidèle en cela à la pensée clérico-nationaliste de l'époque, l'économiste identifie d'abord l'«insuffisance de pensée ou de caractère» et le «manque d'esprit collectif et national» comme causes des problèmes qui affectent le Canada français. Sa pensée, toutefois, rapidement, évoluera, se raffinerait, et ce sont les contraintes structurelles qui remplaceront les causes psychologiques dans l'explication du désarroi canadien-français. La Conquête et l'industrialisation seraient donc les sources des problèmes: complexe d'infériorité, marginalisation économique et manque d'esprit collectif. L'industrialisation, plus particulièrement, aurait «provoqué une rupture de l'équilibre entre les grandes villes (surtout Montréal) et les régions», entraînant des conséquences désas-

treuses: chômage, pauvreté, dépendance à l'égard des bailleurs de fonds étrangers, aliénation culturelle et atteinte à la «source des forces vives de la nation», c'est-à-dire à la campagne.



Esdras Minville fut un des plus brillants intellectuels clérico-nationalistes de la première moitié du XX^e siècle québécois.

Minville, qui fut cosignataire du Programme de restauration sociale de l'Action libérale nationale au milieu des années 1930, proposera donc un plan de

redressement ambitieux basé sur les principes déjà énumérés et qui fait la part belle à la colonisation des territoires inoccupés du Québec, mais dans une logique modernisatrice qui n'a que peu à voir avec l'idéalisme d'un Félix-Antoine Savard, par exemple. Ce plan, appliqué à titre expérimental dans la région gaspésienne où était né l'économiste, ne convaincrà jamais vraiment les politiciens en place avant de devenir caduc.

«Que peut tirer notre époque de la vie et de l'œuvre de Minville?», demande, en conclusion, Dominique Foisy-Geoffroy. Compte tenu de ce qui précède, on aurait envie de répondre: pas grand-chose. L'historien retient toutefois trois éléments d'héritage encore valables: «l'exemple inspirant d'un intellectuel intègre [...] enraciné dans son milieu», une leçon de développement économique selon laquelle celui-ci «doit avant tout être le fait de la société civile, de la population elle-même, et non d'un État qui entretient une prospérité quelque peu factice et artificielle à coup d'importantes subventions» et une conception du passé faite de respect et de déférence critique envers l'héritage des ancêtres.

Va, quant à moi, pour le premier et le dernier élément de cette courte liste, mais le second, qui reprend un thème récemment revenu à la mode, me semble beaucoup plus douteux. C'est surtout, finalement, la conception minvillienne d'une économie et d'une politique au service de la dignité et de l'épanouissement humains qui mérite notre déférence et qui peut encore nous inspirer.

Dominique Foisy-Geoffroy a eu raison de rappeler Minville à notre mémoire et il l'a fait de fort belle façon. L'homme, dévoué à son peuple, est une figure importante de notre tradition intellectuelle. L'évolution de nos luttes, toutefois, le relègue au musée.

louiscornellier@parroinfo.net

ESDRAS MINVILLE: NATIONALISME ÉCONOMIQUE ET CATHOLICISME SOCIAL AU QUÉBEC DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Dominique Foisy-Geoffroy
Septentrion
Sillery, 2004, 176 pages

ANALYSE

Le Rwanda de Dominique Payette

LOUIS CORNELIER

Ceux qui cherchent encore à comprendre les tenants et aboutissants des massacres qui ont ensanglanté le Rwanda au printemps 1994 prendront intérêt à lire *La Dérive sanglante du Rwanda*, un essai (issu d'une thèse de doctorat) de la journaliste Dominique Payette, qui jette un regard sociologique sur cette société et sur les tragiques événements qui l'ont affectée.

Critique de «l'interprétation ethnoiste de la société rwandaise», un héritage, selon Payette, des colonisateurs allemands et belges radicalisés par les extrémistes tenants du Hutu Power, cette analyse tente aussi de faire le point sur le rôle des médias nationaux dans la genèse des événements, sur celui, plutôt trouble, de l'Église catholique et sur l'aveuglement des Occidentaux à l'égard de ce pays «qui a le plus bénéficié de l'aide internationale». Des considérations sur le cadre socioéconomique du pays, de même qu'une synthèse de certaines interprétations suggérées pour expliquer le drame viennent enrichir le propos. Dominique Payette, de plus, s'y interroge sur le concept de génocide, sur les problèmes juridiques post-génocide, et donne la parole à des Néo-Québécois rescapés des tueries.

Si son livre fournit d'intéressantes (mais souvent contestables) pistes de réflexion au sujet de la dérive raciste qui a mené aux massacres de masse, il néglige, cependant, la composante politique sans laquelle il est impossible de véritablement saisir les raisons du déclenchement de cette «folie collective».

La responsabilité hutue dans les massacres, évidemment, n'est pas à remettre en cause, mais faire, ou presque, l'impasse sur les épisodes guerriers qui les ont précédés, surtout à partir de 1990, et sur le rôle trouble du FPR (Front patriotique rwandais) de Paul Kagame dans cette tourmente nuit à une meilleure compréhension de «la dérive sanglante» évoquée dans le titre de l'ouvrage. À ce sujet, on pourra lire *Génocide rwandais: le document qui accable le président Kagame*, un article-choc des journalistes Christian Hoche et Jean-François Uitlander récemment publié dans l'hebdo français *Marianne* (17-23 mai 2004).

LA DÉRIVE SANGLANTE DU RWANDA
Dominique Payette
Écosociété
Montréal, 2004, 184 pages

PHILOSOPHIE

Saluer Pétrarque: 1304-2004

GEORGES LEROUX

C'est le 20 juillet 1304, dans la petite ville toscane d'Arezzo, que naquit François Pétrarque. Banni de Florence, son père était un gulfé ami de Dante qui dut s'exiler en France alors que le jeune Pétrarque n'avait que huit ans. Étudiant en droit à Montpellier, puis à Rome, il revient en France en 1326, pour se fixer définitivement en Avignon. Il voyagea souvent, au nord comme au sud, mais son lieu d'attache demeurera sa maison de la Fontaine de Vaucluse où il composa la plupart de ses œuvres et rédigea son immense correspondance. Sa vie montre un poète triomphant, reconnu des grands, mais que sa gloire n'aveugla jamais au point de lui faire oublier la richesse et l'importance de son ermitage.

Les chemins de la connaissance de soi

La publication en langue française de la correspondance latine permet d'aller à la rencontre d'un homme complexe, qu'on considère à juste titre comme le fondateur de l'humanisme. Ces lettres, nombreuses et chacune constituant une œuvre en elle-même — comme le célèbre récit de l'ascension du mont Ventoux, rédigé comme une allégorie du voyage de la vie —, se divisent en deux grands ensembles: d'abord les vingt-quatre livres des *Lettres familières*, nommées ainsi à la fois en raison de leurs sujets familiers et de leurs destinataires, le plus souvent des proches; ensuite, les *Lettres de la vieillesse*, en dix-huit livres. Rien ne montre mieux l'importance que Pétrarque leur accordait que le fait que, non seulement il en conservait copie, mais il en faisait exécuter deux copies supplémentaires qui les transformaient en œuvre littéraire. Comme les grands modèles de Cicéron et de Sénèque, elles avaient d'abord pour fonction de confier à l'écriture les chemins de la connaissance de soi. On y trouve certes une critique impitoyable du mercantilisme florentin, dont Pétrarque ne pouvait que constater les conséquences douloureuses sur la vie paysanne, mais comme y insiste Ugo Dotti dans sa riche introduction, on y observe surtout l'émergence de la conscience moderne: c'est d'abord l'écrivain qui réfléchit, à partir du modèle des *Confessions* de saint Augustin, sur son histoire à lui. Il la consigne pour la comprendre et la dépasser. L'exemple du Ventoux illustre mieux qu'aucun autre: les obstacles, les efforts de l'ascension n'ont pas d'autre but que de reconduire à l'intérieur de soi-même, la beauté du monde étant ordonnée à la découverte de l'intériorité. Cette autobiographie idéale, nous la retrouvons donc fragmentée dans ces ensembles de lettres qui sont autant de miroirs de la maxime qui guidait Pétrarque: vivre, c'est penser.

La constitution des livres correspond à un but qui est à la fois



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

La vie de Pétrarque montre un poète triomphant, mais que sa gloire n'aveugla jamais au point de lui faire oublier la richesse de sa solitude et l'importance de son ermitage.

littéraire et spirituel; il ne s'agit pas de suites chronologiques, mais de séries destinées à nourrir l'exercice de la conscience. L'alternance de sujets historiques et moraux, on l'a montré, est structurée dans ce but. Les liens avec les œuvres comme l'écrit autobiographique intitulé *Le Secret* sont évidemment très nombreux et ils renforcent la rigueur de cette recherche de la liberté intérieure qui anime toute l'écriture de Pétrarque. C'est cette culture de l'âme que nous appelons encore humanisme, elle compose à la fois le privilège de la vie solitaire contre les servitudes de l'existence politique et la responsabilité d'interpeller les puissants, comme quand il écrit au doge de Venise pour le dissuader d'entreprendre une guerre fratricide.

Cette édition du texte latin des onze premiers livres devrait être complétée en 2006. Nous en devons la traduction française, claire et précise, à André Longpré, qui y consacra de nombreuses années alors qu'il était professeur d'études classiques à l'Université de Montréal. L'appareil de notes est signé par Ugo Dotti, l'auteur de la grande biographie moderne de Pétrarque (Fayard, 1991). On peut lire en complément un passionnant recueil de quatre études de Nicholas Mann sur divers aspects de l'œuvre: ses voyages, ses rapports avec les peintres contemporains, en particulier Simone Martini, et les portraits qui nous sont parvenus de lui. Prenant comme thème de ses études cette notion du carrefour, de la bifurcation, Mann montre à partir

de détails précis l'importance de ces choix dans la quête de Pétrarque. L'œuvre apparaît alors comme un «voyage à la recherche de soi-même, à la recherche des livres et de sa propre écriture, quête des images et des traces qu'on laissera de soi». Ces études, signalons-le, paraissent chez un éditeur de Grenoble, Jérôme Millon, qui a déjà fait beaucoup pour la connaissance de Pétrarque, notamment grâce aux efforts de Christophe Carraud, traducteur émérite, qui dirige cette nouvelle collection, «Nomina/Omina». Les mots sont des signes, véritable emblème de l'année anniversaire qui s'amorce ce 20 juillet.

LETTRES FAMILIÈRES.
VOL. 1: LIVRES I-III;
VOL. 2: LIVRES IV-VII;
VOL. 3: LIVRES VIII-XI

Pétrarque
Introduction et notes d'Ugo Dotti.
Traduction d'André Longpré.
Les Belles Lettres,
«Les classiques de l'humanisme»
489 pages, 571 pages
et 599 pages
Paris, 2002-2004

PÉTRARQUE.
LES VOYAGES
DE L'ESPRIT. QUATRE
ÉTUDES.

Nicholas Mann
Préface de Marc Fumaroli
Éditions Jérôme Millon,
«Nomina/Omina»
Grenoble, 2004, 126 pages

De la littérature à la bédé

FABIEN DEGLISE

Tout commence avec un obèse, concierger bonasse de son état, abattu en pleine rue de Montréal par un tueur à gages à la mine patibulaire. En ce 28 mai pluvieux, le crime est sombre... mais aussi intrigant pour l'enquêteur libertaire et indépendant Gabriel Lecoureur, plus connu sous un doux pseudonyme: Le Poulpe.

Tarabulé par ce «mystérieux meurtre dans l'est de Montréal», tel que titré paradoxalement par un quotidien parisien, l'homme décide alors de sauter dans le premier avion. Direction: la métropole québécoise où il espère, comme ça, pour le simple plaisir de la chose, lever le voile sur la mort tragique d'un «gros tas» sans histoire. Le ton est donné. Et la suite est loin d'être un secret pour les amateurs de polar, qui ont sans doute lu les aventures québécoises de ce «mollusque» dans *Palet dégueulasse*, de Michel Dolbec, aux Éditions La Baleine.

De la littérature à la bande dessinée, ce drôle de personnage, dont les péripéties se déclinent en France sous la plume d'une ribambelle d'auteurs, fait aujourd'hui le saut, sous la supervision du journaliste Dolbec et le coup de crayon ténébreux du bédéiste Leif Tande... que l'état civil du Québec ne reconnaît que sous le nom d'Eric Asselin. Le tout chez la jeune maison d'édition française 6 pieds sous terre.

L'adaptation passe sans aucun doute le test avec son environnement graphique tantôt glauque, tantôt sordide, qui émane des cases

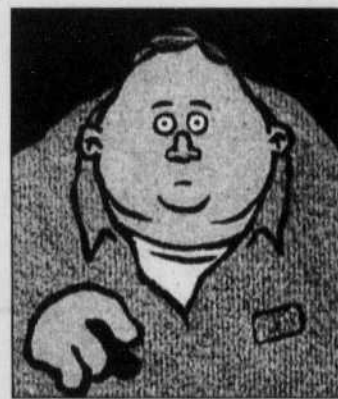


Illustration tirée du dernier opus de Michel Dolbec, sous le coup de crayon ténébreux du bédéiste Leif Tande...

dessignées par Leif Tande. Le trait, largement expérimenté par le jeune bédéiste avec *Villégiature* et *Motus* (Zone convective) est efficace. Tout comme d'ailleurs la quête de ce peu sympathique Poulpe dans un Québec contemporain mais intemporel, où les Caribous de Montréal briguent la coupe Stanley, où le sexe est triste, où la bière est décrite en long, en large et en travers, où les altermondialistes sont utopiques et où le quotidien est décrit dans toute son aigreur et son infamie.

Le Devoir

LE POULPE: PALET DÉGUEULASSE

Michel Dolbec
Leif Tande
Éditions 6 pieds sous terre
Montpellier, 2004, 90 pages

Olivieri
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tel.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

LIVRES

Le volcan Henry Miller

MICHEL LAPIERRE

En 1935, dans l'île grecque de Corfou, un Britannique de vingt-trois ans découvre dans les lettres publiques, comme il aimera le raconter, un livre d'apparence obscène qu'un touriste américain dégoûté aurait abandonné là. Publié à Paris l'année précédente par une petite maison d'édition de langue anglaise, le livre s'intitule *Tropic of Cancer*. Il est l'œuvre d'un expatrié américain encore inconnu, Henry Miller, qui, comble de l'ironie, déclare à la même époque: «Aldous Huxley, Gertrude Stein, Sinclair Lewis, Hemingway, Dos Passos, Dreiser... Je n'entends sonner nulle cloche quand j'amène ces oiseaux-là aux chiottes. Je tire la chaîne, et plouf! les voilà dans l'égout.»

Après avoir dévoré le premier roman autobiographique de Miller, le jeune Britannique de Corfou écrit à l'auteur: «Je salue en *Tropic of Cancer* le manuel de ma génération. C'est un livre à la taille de l'homme qui rejoint directement ces très rares livres que les hommes ont écrits avec leurs tripes.» L'admirateur éperdu, qui a de la suite dans les idées, s'appelle Lawrence Durrell. C'est ainsi que commence la correspondance que Durrell et Miller ont entretenue de 1935 à 1980, année de la mort de l'écrivain américain. On vient enfin de publier les lettres écrites entre 1959 et 1980, inédites en français. Dans le même volume, on a rétabli dans leur intégralité les lettres antérieures qui figuraient dans une édition expurgée.

Les lecteurs francophones découvriront, joint à une lettre de Miller envoyée à Durrell le 6 mars 1973, l'un des très rares poèmes du grand prosateur américain. Ces vers, affectueusement dédiés à son ami et disciple britannique, qui vient alors de publier *Vega*, recueil de poèmes, apportent aux réflexions de Miller sur l'essence de la littérature et la fonction de l'écrivain un éclaircissement indispensable. «[...] avant de vous lire [...] / Je ne m'étais jamais aperçu que les mots / Peuvent avoir une vie séparée et brutale», écrit Miller, pour qui *Vega* constitue une révélation.

Jusque-là, le romancier américain n'avait pas accordé d'attention à l'autonomie des mots. Seule comptait pour lui l'autonomie de l'écrivain. Miller allait jusqu'à dire à Durrell en 1958: «Je voulais tellement, tellement, devenir écrivain. (Peut-être pas tant



Miller et Durrell ont entretenu une correspondance de 1935 à 1980.

SOURCE LE SEUIL

écrire qu'être écrivain.)» Il lui racontait que, vers l'âge de vingt ans, tout en travaillant dans la boutique de son père, tailleur à Brooklyn, il agissait déjà comme un écrivain. «Esclave de la plus imbécile des routines, j'ai éclaté, en dedans», expliquait-il en évoquant les «incroyables dialogues» qu'il tenait intérieurement avec des personnages imaginaires. Impossible alors d'écrire ces scènes. «Par quoi donc commenceriez-

vous, demandait-il à Durrell, si vous étiez un volcan en train de couler?»

C'est ce volcan intérieur de l'écrivain, semblable à un «bégaiement divin», qui empêchait Miller, égotiste naïf encore inconscient du pouvoir verbal, de se rendre compte que les mots, une fois agencés par l'artiste, existent désormais par eux-mêmes au point de se dresser avec effronterie contre le créateur de

leur agencement. Auteur d'un Henry Miller dont la réédition «revue et actualisée» accompagne la publication de la correspondance intégrale de l'écrivain avec Durrell, Frédéric Jacques Temple met judicieusement en évidence l'opposition instinctive, mais fragile, entre l'homme et l'artiste. En 1939, dans *Tropique du Capricorne*, Miller s'écriait: «Au diable la littérature! Le livre de ma vie, voilà ce que j'écrirai.» Mais, comme Temple nous le rappelle, l'homme se rapproche de l'artiste et devine la nécessité de l'autonomie de la littérature lorsqu'en 1952, dans *Les Livres de ma vie*, il affirme: «L'autobiographie n'est que du plus pur roman.»

Dans les lettres à Durrell, Miller n'a pas de meilleur exemple à donner pour illustrer la rencontre fructueuse de l'écrit intime et de l'art du roman que *Les Clochards célestes* de Kerouac, livre qu'il a lu dès sa parution en 1958. Il admire le jeune écrivain: «Sa prose, soutient Miller, c'est de la poésie. Ou plutôt, c'est le genre de poésie que je reconnais [...] Kerouac, voyez-vous, est proche de moi [...]» De son côté, Durrell, qui perd de son audace en vieillissant, juge l'écriture de Kerouac relâchée et son improvisation narrative abusive. D'une insouciance souveraine, Miller ne s'indigne pas de ce refus de la belle barbarie.

Volcan où se mêlent encore le christianisme, le paganisme, le sexe et la scatologie, Henry Miller se réclame de saint François d'Assise, qui a fait, selon lui, table rase de «trente mille années de civilisation». En 1980, à quatre-vingt-huit ans, il parle à Durrell de ses dernières aquarelles, les «œuvres d'un mourant», et, comme à vingt ans, il renonce à l'écriture en sachant, cette fois, qu'elle ne renferme rien de moins que la liberté.

CORRESPONDANCE

Lawrence Durrell, Henry Miller
Buche/Chastel
Paris, 2004, 792 pages

HENRY MILLER

Frédéric Jacques Temple
Buche/Chastel
Paris, 2004, 252 pages

Littérature québécoise pour la jeunesse

Rire et aimer

GISÈLE DESROCHES

À douze ans, Bérengère a reçu un don étonnant. Désormais âgée de 72 ans, c'est vers elle que se tourne Alicia, angoissée par le sort de sa mère internée en clinique psychiatrique. De son côté, Olivier, fraîchement débarqué dans ce village, cherche à percer le mystère de la tourelle, métaphore du secret de la mère d'Alicia. Tous les personnages ont vécu à 12 ans un élément marquant de leur vie. Chacun leur tour, ils mènent un bout de la narration du *Royaume inventé* sur un ton poétique et posé. Ainsi s'éclaire peu à peu l'intrigue, belle comme un matin d'été, jouant avec le temps comme avec une boucle.

UN ROYAUME INVENTÉ

Marthe Pelletier, illustré par Geneviève Côté
La Courte Echelle, coll. «Mon roman»
Montréal, 2004, 96 pages

Fred confie à sa grand-mère son amour déçu pour Lola Lopez, une jeune vedette partie après trois mois passés dans sa classe, sans même avoir éprouvé un petit béguin pour lui. C'est en lui contant l'histoire de sa propre sœur que grand-mère aidera Fred à comprendre qu'on ne retient pas une étoile filante. Le récit est vivant, fourmillé de détails toniques et de revirements, mais son plus grand mérite demeure celui de précéder le lecteur, de l'accompagner avec délicatesse et respect dans les replis intimes des sentiments amoureux.

UNE LETTRE EN MIETTES

Marie-Danielle Croteau, illustré par Bruno St-Aubin
La Courte Echelle, coll. «Premier roman»
Montréal, 2004, 64 pages

La reine confie une nouvelle mission au Chevalier de Chambly: retrouver son épingle perdue et, par la même occasion, tant qu'à y être, tout le butin volé par Nicolas le Vilain. Robert Soulières réussit encore à nous faire rire avec de nouvelles facéties, des jeux de mots allumés (l'auteur n'en manque pas un!), des références désopilantes (*Star Académie*, *Le Dictateur* de Charlie Chaplin, des tableaux célèbres, etc.) et des surprises. Prétexte à la rigolade bien sûr, le roman n'en offre pas moins des perspectives sur des thèmes aussi pertinents et actuels que la guerre en Irak, le travail des enfants et les conflits internationaux... Ici le rire compte comme le meilleur emballage qui soit.

L'ÉPINGLE DE LA REINE

Robert Soulières, illustré par Diego Velasquez
et Hélène Meunier
Soulières éditeur, coll. «Graffiti»
Montréal, 2004, 140 pages



Le «symphonique gracieux» de Myslivecek

MYSLIVECEK

Symphonies F. 26 à 31, London
Mozart Players, direction: Matthias
Bamert. Chandos CHAN 10203
(distribution: SRI).

Chandos et Matthias Bamert ont entrepris il y a quelques années d'enregistrer, avec un bel orchestre de chambre traditionnel, une série de disques consacrés aux compositeurs contemporains de Mozart. Cette initiative de «musique classique pour tous» nous a valu de remarquables révélations, comme celles des symphonies de William Herschel, Samuel Wesley ou Antonio Salieri, mon trio de tête dans cette inventive collection.

Le nouveau volume, consacré à Joseph Myslivecek (1737-1781), vient, en importance, tout juste après. Né à Prague, Myslivecek passa les 18 dernières années de sa vie en Italie, tout en continuant à voyager. C'est ce qui explique que la couverture du disque l'associe à Venise, à travers un tableau de la place Saint-Marc peint par Guardi. Les six symphonies du disque sont d'ailleurs ce qu'on appelle couramment des «ouvertures à l'italienne», composées de trois mouvements selon la séquence viflent-vif. L'exemple le plus éloquent de ce style dans la production de Mozart est la 32^e Symphonie.

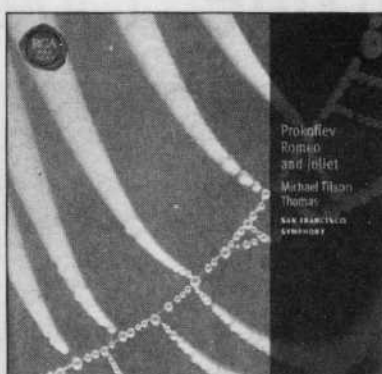
Il est donc bien évident, puisque c'est Alessandro Scarlatti qui avait mis cette forme au point, dès la fin du XVII^e siècle, que ce disque ne renferme pas d'œuvres visionnaires. Qu'on n'attende donc pas le génie symphonique des grands inventeurs du genre, Haydn puis Mozart, mais, et c'est déjà beaucoup, qu'on goûte simplement le métier et l'inventivité mélodique d'un excellent artisan de la musique pour une heure de belle inspiration classique dans ce que Daniel Freeman appelle «un certain style symphonique gracieux».

Christophe Huss

RCA «CLASSIC LIBRARY»

Après Sony «Legacy», DG «Entrée» et EMI «Great Artists of the Century», voici également une nouvelle collection économique chez BMG. Elle apparaît sous l'égide du fameux sceau «RCA Red Seal» et a pour nom «Classic Library». À l'image de ce que font Sony et EMI, cette bibliothèque musicale classique renferme à la fois des gravures de légende, telles les *Valses* de Chopin par Arthur Rubinstein ou le *Concerto pour violon* de Brahms par Jascha Heifetz, et des enregistrements récents, de l'ère numérique. Inutile mesquinerie, les dates d'enregistrement sont cachées aux yeux de l'acheteur, même si l'on en déduit quelques-unes à la lecture des notices. Globalement, et là aussi le parallèle avec Sony est évident, le choix semble avoir été réalisé par des vrais spécialistes qui connaissent bien leur catalogue, chose fort rare par les temps qui courent. Seul le CD d'œuvres orchestrales de Wagner par Maazel est à fuir absolument.

Que choisir, donc, parmi ces rééditions? J'aurais tendance à vous conseiller en premier lieu des témoignages récents qui ont marqué la discographie. Les deux incontournables de ce point de vue là sont les extraits de *Roméo et Juliette* de Prokofiev par Michael Tilson Thomas et l'Orchestre symphonique de San Francisco (référence: 82876 59424-2), interprétation à



fleur de peau d'un luxe orchestral inouï (inoubliables «*Funérailles de Juliette*»), et la 9^e Symphonie de Schubert par Günter Wand et le Philharmonique de Berlin (82876 59425-2), un monument discographique. Vous pouvez aussi, sans hésiter, acquérir les lieder de Strauss (dont les quatre derniers) par Renée Fleming et Christoph Eschenbach (82876 59408-2). Parmi les enregistrements de légende, mon trio de tête est composé de *Plácido Domingo Sings Caruso* (82876 59407-2), reprenant en intégralité (plages 1 à 10) le miraculeux premier récital du ténor, gravé en 1967 sous la direction de Nello Santi, ici augmenté de cinq autres airs captés ultérieurement; le CD Debussy par Charles Munch (*La Mer*, *Images*, deux *Nocturnes*, *Prélude*) à Boston (82876 59416-2) et le 1^{er} *Concerto pour piano* de Beethoven par Sviatoslav Richter et Charles Munch, avec les sonates n° 22 et 23 du même compositeur (82876 59421-2) immortalisées en 1960.

C. H.

ROCK

BLUE CATHEDRAL

Comets on Fire
(Sub Pop/Outside)

Depuis quelques années, Comets on Fire se plaît à déconstruire un rock lourd et fortement psychédélique. En lien étroit avec la musique décapante de Blue Cheer, Blue Oyster Cult ou encore High Rise, le quintet de Santa Cruz arrive maintenant sur l'étiquette Sub Pop pour un troisième album plus efficace que jamais. Avec l'aide du très doué Ben Chasny (Six Organs of Admittance) à la guitare, cette jeune formation improvise avec beaucoup de mordant sur *Blue Cathedral*. Il faut entendre les riffs d'Ethan Miller et de Chasny qui relancent sans cesse une section rythmique incroyable. Alors que certains accusaient le groupe d'être trop fidèle à ses sources d'inspiration, les musiciens structurent ici les atmosphères grâce à un élan presque vertigineux. Autrement plus brouillon, Comets on Fire condense son énergie de manière plus subtile sur ces longues pièces hypnotiques. *Blue Cathedral* semble ainsi vouloir ramener le rock instrumental sur un terrain plutôt glissant. Un pari absolument magnifique.

David Cantin

FOLK

HEART FOOD

Judee Sill
(Rhino Handmade)

Contrairement à Joni Mitchell ou Carole King, Judee Sill n'a jamais reçu

de son vivant l'accueil favorable qu'elle aurait sans doute mérité. Au début des années 70, il faut bien dire que la vie n'était pas facile pour cette adolescente rebelle qui finira ses jours (en 1979 pour être plus exact) dans la drogue et la solitude la plus désarmante. En 2004, le label Rhino Handmade a eu la merveilleuse idée de remettre en circulation les deux albums de cette créatrice farouche, qui restent des chefs-d'œuvre méconnus de la folk américaine. Paru à l'origine en 1973, *Heart Food* met en lumière une chanteuse qui puise tant dans la musique baroque que dans le gospel ou même le country afin de créer des morceaux d'une justesse intemporelle. Derrière des textes où le bien et le mal s'affrontent constamment, une mélancolie délicate s'immisce afin de témoigner d'une lutte intérieure impossible à vaincre. Des pièces telles *The Kiss*, *The Phoenix*, ainsi que *The Donor* (une pure merveille!) montent à quel point Judee Sill était une artiste complexe et intransigeante. De plus, Rhino Handmade a effectué un travail remarquable avec cette réédition aussi essentielle qu'*On The Beach* (réapparu finalement l'an dernier) de Neil Young. Une œuvre entière et brillante.

D. C.

BANDE SONORE

WEST SIDE STORY
THE ORIGINAL SOUNDTRACK
RECORDING

Stephen Sondheim et Leonard
Bernstein
Columbia (Sony Music)

La pochette rouge. Le lettrage noir. Dans la petite collection de disques de mes parents, le double album ressortait du lot comme un drapeau communiste en plein Times Square. De fait, partout où nous allions, près du hi-fi, la tranche rouge sang m'appelait. Chaque foyer, me semblait-il, avait son *West Side Story*. Je le compris plus tard, c'était à cause du Club du disque Columbia, qui faisait alors florès. On obtenait tout un tas de «records» en acceptant d'offrir d'introduction exceptionnelle, et puis on était abonné pour l'éternité. Quand venait le temps de cocher ses choix, la trame de *West Side Story* allait de soi: on voulait ces chansons-là à la maison. C'est qu'il y en avait tant, de belles chansons! Les bandes sonores, d'ordinaire, décevaient: il y avait la chanson-titre ou un thème récurrent que l'on connaissait, et puis le reste était dialogue chanté. J'en veux pour preuve la liste des 100 plus mémorables chansons du cinéma américain récemment compilée par l'American Film Institute: à quelques exceptions près, on associe généralement une chanson à un film. *Moon River* dans *Breakfast at Tiffany's*, mettons. Ou la toune à Céline dans l'histoire de l'iceberg mené en bateau.

Seuls trois films placent plus que deux chansons au Top 100: *Singing in the Rain*, *The Sound of Music* et *West Side Story* comptent trois immortelles chacun. De *West Side Story*, on retrouve l'ultime refrain d'espoir *Somewhere* au 20^e rang, l'hymne des immigrants *America* au 35^e et l'ultraromantique *Tonight* au 59^e. En toute probabilité, vous pouvez les fredonner toutes. Et aussi la poignante *Maria*, non moins mémorable parce que écartée de la

centaine glorieuse. Quiconque a vu le film une fois se souviendra aussi du numéro collectif des filles se pomponnant, sur l'air vivifiant d'*I Feel Pretty*. Même le morceau instrumental qui accompagne le fameux ballet des gangs de rue — l'extraordinaire *Prologue*, avec ses claquements de doigts et ses percussions jazz — est instantanément familier. Le parolier Stephen Sondheim et le compositeur Leonard Bernstein savaient y faire, et ils ne firent jamais mieux.

La parution en audiomérique est plus que bienvenue: la tranche rouge manquait dans l'étagère. De fait, elle manque encore: on aurait bien aimé un digipak reproduisant la pochette à l'identique, plutôt que le bête boîtier plastique générique. Le petit livret console un brin, ainsi que les suppléments inédits, dont cette *Finale* où l'on entend la vraie voix de Natalie Wood. Vraie voix? Et l'autre? Gracieuseté d'une certaine Marni Nixon, reine du doublage de vedettes dans les comédies musicales. Eh oui. Naïf incurable, j'ai été bien étonné d'apprendre en lisant le livret que, pour les «musicals» de Broadway façon Hollywood, on a presque toujours recouru à des doublures de la glotte. N'empêche que cette Marni chantait magnifiquement. Telle Piaf dans le film *Étoile sans lumière*, histoire d'une chanteuse de la rue qui double une starlette du muet incapable de s'adapter au parlant, on finit toujours par savoir qui est la vraie.

Sylvain Cormier

MÉTAL

KITTIE

Until the end
(DMD)

Il y a des albums qu'il est préférable de ne pas mettre dans le lecteur de CD lorsque les parents de sa blonde viennent souper à la maison. Celui-ci en fait très certainement partie. Et c'est très bien comme ça d'ailleurs. Comment expliquer en effet à des quinquagénaires, même ouverts d'esprit, que les hurlements sortant des enceintes acoustiques sont le fruit d'une jeune Ontarienne dans la vingtaine au regard doux prénommée Morgan Lander? Comment justifier également que, sous des titres évocateurs (*In Dreams*, *Career Suicide*, *Into the Darkness*, *Burning Bridges*...), l'adolescente et ses trois amies de filles livre un Heavy Metal prévisible où les cris violents côtoient des mélodies qu'April Lavigne — l'idole des jeunes — ne détesterait sans doute pas?

Car avec cette troisième mouture de la formation Kittie, c'est bien de ça dont il est question. Et l'on reste dubitatif devant ce mélange des genres hautement agressif et ses lignes mélodiques ancrées dans un style musical adulé par les amateurs de musique de *pwoêle* qui fait parfois penser à la dernière création du groupe, lui aussi ontarien, Alexis On Fire (Watch Out), en version plus féminine. Bien sûr. L'œuvre est subtilement baptisée *Until the End*, mais à moins d'avoir 15 ans et de vivre dans le sous-sol d'une résidence familiale, d'être un nostalgique de Metallica ou d'avoir un 7 1/2 à repeindre au complet en un temps record, se rendre jusqu'à la fin risque d'être une mission impossible.

Fabien Deglise